

choisir



Des lieux de vie

choisir revue mensuelle

Revue de pères jésuites

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 CAROUGE (Genève)
Administration et abonnements :
tél. 022/827.46.76
administration@choisir.ch
Rédaction :
tél. 022/827.46.75
fax 022/827.46.70
redaction@choisir.ch
Internet : www.choisir.ch

Directeur

Albert Longchamp s.j.

Rédaction

Pierre Emonet s.j., réd. en chef
Lucienne Bittar, rédactrice
Jacqueline Huppi, secrétaire

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue de la Lombardie 4
1950 Sion
tél. 027/322.14.60

Bibliothèque

Axelle Dos Ghali

Documentation

Marie-Thérèse Bouchardy

Promotion

Robert Decrey

Administration

Geneviève Rosset-Joye

Abonnements

1 an: FS 80.–
Etudiants, apprentis, AVS :
FS 55.–
CCP: 12-413-1 «Choisir»
Pour l'étranger :
FS 85.– Par avion : FS 90.–
€ : 53.– Par avion : € 55.–

Prix au numéro : FS 8.–

En vente dans les
librairies Payot

Choisir = ISSN 0009-4994

Editorial

2 **Des lieux de vie** par *Pierre Emonet*

4 **Actuel**

Spiritualité

8 **S'émerveiller** par *Pierre Stutz*

Art

9 **Art, beauté, foi et spiritualité** par *Guy-Th. Bedouelle*

Jubilé

13 **De la nuit surgit la lumière. Saint-Maurice**
par *Giovanni Politto*

17 **Habité par saints Pierre et Paul. Romainmôtier**
par *Paul-E. Schwitzguébel*

20 **Dans le ventre de la grotte. Le sanctuaire de Mariastein**
par *Peter von Sury*

23 **Entre lait et sang. Kappel am Albis** par *Claude Ducarroz*

26 **Recueillement et vie franciscaine. Altdorf**
par *Remigi Odermatt*

29 **Au nom des douzes apôtres. Develier**
par *Michèle Fringeli*

Eglise

32 **Les jeunes, un défi pastoral** par *Anne-Claire Rivollet*

Libres propos

36 **L'islam en Suisse** par *Alain René Arbez*

Lettres

37 **Sartre, oscilloscope d'un siècle en ébullition**
par *Denis Bertholet*

41 **Sartre, oui et non** par *Gérard Joulié*

Livres ouverts

45 **Vers un développement durable** par *René Longet*

Livres reçus

Chronique

52 **L'Orient intérieur. Carnets 2000** par *Georges Haldas*

ILLUSTRATIONS

Couverture: Marcel Imsand, abbatale de Romainmôtier
p. 4 : P. Pittet ; p. 12 : P. Emonet ;
p. 15 : Chancellerie de l'Abbaye de St-Maurice ;
p. 18 : P.-E. Schwitzguébel ; p. 21 : P. Notker Strässle ;
p. 24 : F. Wirz ; p. 38 : Keystone ; p. 42 : Bernard
Les titres et intertitres sont de la rédaction

Des lieux de vie

On s'en va à Jérusalem, à Rome ou à Santiago, Jubilé oblige. On y va comme vers un lieu prometteur, à la recherche de ses racines et d'une bénédiction, avec le secret espoir d'en revenir meilleur. Dans ces lieux privilégiés où le ciel et la terre se donnent rendez-vous, la vie semble jaillir plus plénière. Chacun entreprend le voyage pour y déposer un fardeau, reprendre souffle et en revenir avec ce surcroît de vie qui permet de reprendre la route avec plus de bonheur. La Présence mystérieuse habite encore ces lieux, qui éclaire, console, réconcilie ou guérit. L'émotion, les larmes et les joies secrètes des grands et des petits de ce monde, leurs prières et leurs désespoirs y ont tissé une histoire qui se joue des monuments d'horreur ou de beauté amoncelés par la piété ou la vanité des générations. Jamais étouffée ni détournée, la Présence est toujours là, fidèle et offerte, promesse d'une rencontre possible.

Pour la rejoindre, il faut faire un bout de chemin hors de soi, sortir des vieilles habitudes et des conventions rassurantes, lâcher prise, pour retrouver sa propre vérité et devenir disponible. Seuls les pauvres de cœur, libres et dépouillés, y parviennent réellement, au terme d'un parcours toujours rude et décapant, à travers tout ce qui a été refoulé en eux et tant de blessures secrètes, reconnues et acceptées. Des lieux de vie, où chacun ose exister tel qu'il est, délivré des carcans de toutes sortes, imposés au nom des dieux ou des hommes, qui gâchent la confiance et handicapent la vie. Là, un jour de grâce, quelqu'un a osé se tenir devant Celui qui accueille mais ne juge pas, et se sentir aimé. Parce qu'il a cru à l'Amour, il a su ce qu'aimer veut dire. Libéré du poids de lui-même, il est enfin né à la vie.

Chacun de nous est venu à la vie dans le lieu qu'il sait : un espace privilégié, une rencontre, un visage, cet instant où tout s'éclaire quand la vie bascule pour prendre un nouveau cours. Chacun sait le mystère de ce lieu, celui de ses propres racines. Le seul voyage qui vaille la peine est celui qui nous ramène au cœur de nous-mêmes, vers cette matrice des origines, pour retrouver l'amour et la liberté, le jaillissement d'une vie plus pure, plus libre et plus heureuse.

Des lieux historiques ou géographiques, porteurs de grâce, ouvrent un chemin au désir intérieur qui nous entraîne vers l'Autre. Ils ne dispensent pas la vie, ils permettent de l'accueillir. Lieux de rencontre et non de magie, de présence plus que de souvenir. Le désert,

la montagne ou les océans pour les uns. Pour beaucoup, le Sinaï, Jérusalem, La Mecque ou les bords du Gange, les témoins d'une aventure qui a infléchi le cours de l'histoire. La terre foulée par Jésus de Nazareth garde toujours la trace de son pas et la tombe des apôtres rayonne encore de la vigueur de leur foi. Plus près de nous, à Saint-Maurice ou à Romainmôtier, à Develier ou à Kappel, à Mariastein ou à Altdorf, d'un côté et de l'autre de la frontière culturelle, comme en tant d'autres endroits de par le monde, l'histoire nous dit qu'une présence veille, confiante et patiente. Lieux de force, où le souvenir des martyrs redonne de la vigueur, lorsque la foi languit ; lieux d'unité, où se recompose le tissu chrétien, déchiré par les disputes ravageuses et fratricides ; lieux de fraternité et de simplicité, où fleurit la joie des Béatitudes chantées par le Poverello.

En vous proposant quelques-uns de ces sites historiques à l'occasion du Jubilé et des vacances, nous ne prétendons pas vous suggérer un parcours de tourisme spirituel. C'est une invitation à vous mettre en marche, vers votre propre lieu, à la rencontre de la Présence. Nul besoin de franchir les mers pour découvrir cet endroit de joie et de bonheur. Ignace de Loyola tenait à mettre ses pas dans ceux du Christ, physiquement, en arpentant les chemins de Palestine, jusqu'au jour où il comprit que sa «Terre Sainte» était le vaste monde. Désormais, pour lui, tout événement, toute rencontre, toute situation devenait le lieu de l'amour et du service. Le pèlerin russe en route vers Jérusalem emportait avec lui son propre lieu de vie, la prière de Jésus et l'Évangile. Ils suffisaient tellement à son bonheur, qu'il lui importait peu d'arriver un jour dans la cité sainte. Il tenait déjà celui qu'il cherchait. Et saint Jérôme, réfugié dans la grotte de la nativité, écrivait à une de ses correspondantes que l'essentiel n'est pas de vivre à Bethléem, mais d'y vivre bien.

Le Jubilé invite au pèlerinage, mais il n'est de vrai pèlerinage que celui qui vous ramène au lieu de votre naissance, là où sont les racines de votre vie. Puisse un de ces lieux qui témoignent de la permanence des grandes traditions mystiques vous aider à faire plus sûrement un bout de chemin.

Pierre Emonet

Info La session spéciale de l'Assemblée générale des Nations Unies, intitulée *Femmes 2000 : égalité, développement et paix pour le XXI^e siècle*, s'est tenue à New York du 5 au 10 juin. Priorité a été donnée au refus de la violence contre les femmes, et à leur accès à l'éducation, à l'emploi, à la terre, au capital et à la technologie. Les questions de sexualité et d'avortement sont passées au second plan.



Nouveau Testament, best-seller

Info Le Nouveau Testament illustré, édité par la Société biblique suisse et vendu au prix de 10 francs, a fait un tabac. Proposé par la Migros durant quelques semaines, il a rencontré un succès égal dans les trois régions linguistiques. Plus de 50 000 exemplaires ont été vendus dans le

temps record de neuf semaines. Le Nouveau Testament est ainsi resté plusieurs semaines en tête des ventes d'Ex Libris. A titre de comparaison, la Société biblique suisse écoule chaque année en moyenne dans le pays 70 000 à 80 000 Bibles complètes et 15 000 Nouveaux Testaments.

Béatification controversée

Info L'Eglise catholique-chrétienne de Suisse regrette la béatification de Pie IX (pape de 1846 à 1878), prévue pour le 3 septembre. Le pape du concile Vatican I incarne une excroissance massive du centralisme romain. C'est dans le sillage de Vatican I, qui a promulgué le dogme de l'infaillibilité papale, que l'Eglise catholique-

chrétienne s'est d'ailleurs séparée de l'Eglise romaine. Pour le Synode national des vieux-catholiques, réuni les 16 et 17 juin, *le refus global du dialogue avec les aspirations culturelles et politiques de l'époque a eu de graves répercussions pour l'annonce de l'Evangile dans le monde. Ce sont tous ces facteurs qui ont eu pour conséquence la rup-*

ture qui a conduit finalement à la création de diocèses vieux-catholiques. Les délégués de cette Eglise, la plus petite des Eglises nationales (15 000 fidèles), estiment que cette béa-

tification éveille des doutes sur la sincérité de l'offre faite par Jean Paul II, dans son encyclique *Ut unum sint* (1995), d'entreprendre un dialogue œcuménique sur le ministère de Pierre.

Elections au Zimbabwe

Info L'Entraide protestante des Eglises réformées et la Mission Bethléem Immensee ont participé au programme d'observation des élections au Zimbabwe (24-25 juin). Le pays traverse une crise économique profonde, traduite par une augmentation du taux de chômage et par un appauvrissement progressif d'une partie importante de la population. En outre, la distribution des terres promises avant l'indépendance n'est toujours pas réalisée. Comme le revenu minimal n'est pas garanti, le mécontentement envers le gouvernement de Robert Mugabe ne cesse d'augmenter. Le président du pays a toutefois réussi, momentanément, à détourner la colère de son peuple en encourageant les violences

commises contre les fermiers blancs, boucs émissaires idéaux.

Les Eglises chrétiennes sont profondément concernées par cette situation. Les souffrances du peuple sont aussi leurs souffrances. Comme elles sont une partie du peuple, elles jouissent d'une grande autorité et ont la confiance d'un très grand nombre de personnes... On attend d'elles qu'elles jouent dans le conflit un rôle de médiation et de pacification. Un pas concret dans l'acceptation de ce rôle est le programme d'observation des élections mis sur pied par le Conseil œcuménique du Zimbabwe et la Commission Justice et Paix de la Conférence des évêques catholiques, expliquent les Missionnaires de Bethléem.

Scientologues et Windows 2000

Info Plusieurs diocèses catholiques d'Allemagne ont renoncé à introduire Windows 2000 de Microsoft. Ce nouveau système d'exploitation contient un programme chargé de nettoyer le disque dur (Diskeeper) produit par la firme Executive Software. Or, Craig Jensen, patron de cette

firme, est un scientologue militant. Pour plusieurs diocèses, Diskeeper représente un risque certain en terme de protection des données car ce programme permet l'accès à toutes les informations du disque dur. L'Office fédéral allemand pour la sécurité informatique à Bonn a été saisi de l'affaire.

Réfugiés en Tanzanie

Info La Tanzanie est le quatrième pays d'Afrique concernant le nombre de réfugiés accueillis (480 000). Ces réfugiés

sont originaires du Burundi, de la République démocratique du Congo et du Rwanda. Or, le nombre de réfugiés arrivant en Tanzanie a

considérablement chuté depuis janvier. Entre autres raisons, on évoque l'augmentation du nombre de soldats sur la frontière et la pose de mines antipersonnel dans les zones de passage utilisées par les réfugiés, tout particulièrement dans le district de Kibondo, explique le Jesuit Refugee Service.

Par ailleurs, les pourparlers envisageant le rapatriement des réfugiés burundais inquiètent les organisations humanitaires. Certaines craignent qu'il ne soit accéléré, ou même forcé, à cause du manque probable de ressources alimentaires et de l'attitude envers les réfugiés de la région.

Réfugiés en Israël

Info Mgr Paul Nabil Sayah, archevêque maronite de Haïfa, au nord d'Israël, a lancé un appel à la solidarité avec les quelques 5500 Libanais qui se sont réfugiés en Israël après le retrait précipité du Liban des troupes d'occupation israéliennes et de leurs supplétifs libanais de l'Armée du Liban Sud (ALS). Ces Libanais sont considérés comme des traîtres par les Arabes israéliens. Par ailleurs, plusieurs centaines de ces hommes - notamment ceux qui ont servi dans les services de renseignements et ceux qui ont pratiqué la torture sur les prisonniers ou commis des exactions contre les populations civiles -

sont dans le collimateur des combattants du Hezbollah, de Amal et de la justice libanaise. Du côté israélien, le Ministre des finances Avraham Shohat a estimé que son pays a une dette envers les membres de l'ALS qui y ont cherché refuge mais qu'il faudra des centaines de millions de francs pour les réinstaller et les dédommager.

Au Liban aussi, l'Eglise maronite cherche à prévenir les représailles dans la zone occupée jusqu'à récemment par l'ALS. L'évêque de Tyr, Mgr Maroun Sader, a pris contact dans ce but avec le Hezbollah et le mouvement Amal.

Jésuites de Russie

Info Des fonctionnaires du fisc ont fait irruption dans le Centre catholique Inigo des jésuites de Sibérie. Les agents ont perquisitionné les chambres et le studio de télévision où sont préparés les programmes pour la rédaction catholique de la télévision

polonaise. La police a notamment séquestré des documents du secrétariat et cent quatre vidéocassettes. Demande d'éclaircissements et protestation ont été envoyées au président Poutine par Mgr Joseph Werth, jésuite, membre du Conseil des affaires religieuses.

Grèce : nation et religion

Info Des responsables d'Eglises minoritaires ont appuyé la proposition du gouvernement de supprimer la mention obligatoire de l'appartenance religieuse sur les cartes d'identité des citoyens. Une pratique discrimi-

natoire mais appliquée en raison des pressions exercées par l'Eglise orthodoxe du pays (97% des habitants). L'Eglise orthodoxe jouit d'une grande protection gouvernementale. L'article 3 de la Constitution grecque stipule

que l'orthodoxie est la religion dominante et interdit les traductions de la Bible sans le consentement préliminaire de l'Eglise orthodoxe. Pour Nikolaos Foscolos, président de la Conférence épiscopale de Grèce et archevêque catholique d'Athènes, *l'appartenance religieuse ne concerne pas l'Etat, qui est tenu de produire de bons citoyens et non de bons chrétiens... Les catholiques romains estiment*

que toute référence à la religion engendre une discrimination contre les Grecs non orthodoxes. Par exemple, les postes de hauts niveaux dans les institutions gouvernementales sont réservés aux orthodoxes.

De son côté, l'archevêque Christodoulos, responsable de l'Eglise de Grèce, a qualifié la proposition de réforme de *crime contre la nation* et a réclamé un référendum sur la question.

Peine de mort

Info Une étude de l'Université de Columbia mettant en lumière les lacunes du système judiciaire américain a été présentée à Washington, à la mi-juin. Ses résultats indiquent que deux tiers des condamnations à mort requises entre 1973 et 1995 ont été levées en procédure de révision. Selon le responsable de l'enquête, James Liebman, les fautes constatées dans les 4578 cas examinés sont si grossières, qu'il a fallu reprendre depuis le début la plupart des jugements ! Ces fautes sont imputables à l'incompétence des avocats de la défense ou à

une mauvaise conduite de l'instruction. Cette étude corrobore celle d'une organisation de lutte contre les erreurs judiciaires lors des sentences de peine de mort. Elle avait révélé en mai que depuis 1976, un homme exécuté sur sept était innocent.

De nombreux groupes sociaux et des Eglises, dont l'Eglise catholique, ont réitéré depuis leur opposition à la peine capitale. Mgr Mahonney, archevêque de Los Angeles, a déploré que le président actuel des Etats-Unis, comme ses prédécesseurs, soit favorable à la peine de mort.

Baisse des salaires réels

Info Bien que l'indice des salaires nominaux ait augmenté en Suisse de 0,2%, les salaires réels ont subi une érosion de 0,6% en 1999, selon l'Office fédéral des statistiques. Au cours des années 90, les salariés ont connu un recul de leur pouvoir d'achat à quatre reprises : en 1990 (-0,3%), 1993 (-0,7%), 1995 (-0,5%) et 1999. Toutefois, entre 1993 et 1999, les salaires réels ont augmenté de 0,5%, avec des disparités entre les branches d'activités. Certains secteurs ont connu une diminution de leurs salaires réels (industrie des machines, construction, administration, transports), d'autres,

au contraire, ont fortement augmenté (chimie, banques, assurances).

Les négociations conduites par les partenaires sociaux, pour la majorité en automne 99, ont abouti à une augmentation nominale moyenne des salaires de 1,4% : 1% à titre collectif et 0,4% à titre individuel. Cependant, seuls 624 000 salariés du pays bénéficient d'une Convention collective. L'individualisation des rémunérations s'est développée entre 1994 et 1998. En 1994, les hausses générales représentaient 87% des augmentations effectives de salaire, contre 20% en 1998.

S'émerveiller

par Pierre STUTZ, prêtre, Neuchâtel

De plus en plus de gens me confient leur difficulté à prier. En y réfléchissant, je découvre que la plupart d'entre eux ont une vision très étroite de la prière. Je leur dis alors la dimension mystique de la prière et je les encourage à découvrir Dieu en toutes choses. Le moine trappiste et mystique Thomas Merton (1915-1968) en parle en ces termes : *Je vais me mettre en route pour que tout ce que je touche se transforme en prière : pour que le ciel soit ma prière, pour que les oiseaux soient ma prière, pour que le vent dans les arbres soit ma prière.*

Cette pensée me fascine lorsque je me réveille le matin avec le chant des oiseaux. Ils sont là, avant moi, avec leur prière. En me mettant en route pour aller à la gare, je lève mes yeux vers le ciel et je sens le vent et je découvre que le ciel et le vent sont ma prière.

Me laisser émerveiller par la création me rappelle que l'essentiel, Dieu, est déjà là. La prière n'est donc pas faite pour enfin atteindre Dieu ; elle est là pour me rappeler que Dieu est déjà présent en toutes choses. La prière n'est pas faite de longues paroles ; prier est une attitude. Toute ma vie se transforme en prière quand je respire profondément et découvre que l'Esprit Saint respire en moi. Me voilà uni aux hommes et aux femmes, à travers le

monde entier. Me voilà uni à tous les animaux. Me voilà uni à toute la création, à la terre, à l'air, à l'eau, et au feu.

L'émerveillement est important comme attitude mystique. Les occasions de s'émerveiller au long d'une journée sont très nombreuses : regarder vraiment une goutte d'eau, un brin d'herbe, le bout de nos doigts, nos mains, le sourire d'une personne. Ainsi, toute ma vie se transforme en prière. Je sens de plus en plus la présence du Christ en toutes choses.

Cet étonnement du cadeau de la vie fortifie mon engagement pour la vie et pour la sauvegarde de la nature. Car réapprendre à s'émerveiller à travers les petits miracles du quotidien ne signifie pas voir la vie en rose. Bien au contraire ! En devenant plus sensible aux merveilles de la vie, j'entends plus fortement les cris des enfants maltraités et je me révolte contre le fait que les riches deviennent toujours plus riches et les pauvres toujours plus pauvres. La création n'appartient à personne, elle est don de Dieu pour que nous jouissions de la vie. C'est en partageant que la vraie joie nous est offerte.

Le temps des vacances est une bonne occasion de trouver la force libératrice de la prière en rendant grâce à Dieu, tous les jours, pour toutes les rencontres qui nous parlent de sa générosité sans fin.

Art, beauté, foi et spiritualité

par Guy-Th. BEDOUELLE o.p., Fribourg

Si l'art est matière de goût et l'appréciation esthétique largement une question de sensibilité, comment certains théologiens, tel Hans-Urs von Balthasar, ont-ils pu donner à la beauté, dans leur approche de Dieu et du divin, un statut équivalent à celui que la tradition chrétienne assigne à l'être, au bien et au vrai ? Si nous avons de ce qui est beau une vision subjective, si nous appelons ainsi ce qui nous plaît, comment peut-on en parler d'une manière absolue ? Bien plus, s'agissant d'un art qualifié de sacré ou de profane, est-il concevable de faire cette distinction sans être soi-même engagé dans la foi ? Avons-nous, en matière d'authenticité religieuse ou de beauté, affaire à des notions changeantes selon les cultures dans leurs dimensions à la fois sociale, historique et individuelle, ou peut-on reconnaître une certaine permanence à nos jugements, une certaine universalité à nos goûts ? Autant de questions difficiles, longuement débattues, auxquelles je n'entends pas donner de réponse ici, sans renoncer pourtant à proposer quelques distinctions qui me paraissent utiles.

On peut d'abord proposer une définition de l'art sacré, qui ne privilégie pas les critères esthétiques. Pourrait être qualifié de sacré, tout art en adéquation avec un lieu ou un espace ordonné au culte ou à la prière, orientant en quelque sorte celui qui le contemple à la rencontre avec le transcendant. On comprend donc que cet art est soumis, ou plutôt se soumet, à des règles extérieures, des canons, conformes à la tradition dans laquelle il se place, ou imposés par ceux qui, à un moment, ont la charge d'en vérifier ou d'en manifester l'authenticité. La définition est assez large pour englober toutes les religions qui entendent indiquer un chemin vers le divin.

Ainsi, dans l'art pictural chrétien, ne seront représentés que des épisodes tirés de l'Écriture sainte ou de l'histoire de l'Église ; ainsi, dans la musique, ne seront utilisés que les instruments admis et ne serviront de support que des textes bibliques ou liturgiques. L'exemple le plus clair d'art sacré,

fort compréhensible pour l'Occident depuis quelques décennies, est celui des icônes de la tradition orientale. Sans parler des techniques iconographiques précises ou de l'engagement spirituel personnel du peintre d'icônes, on sait bien que, depuis la crise iconoclaste du premier millénaire, ces représentations sont soumises à des règles strictes, exigeant, par exemple, un emploi déterminé des couleurs dont la signification est devenue théologique, ou bien des agencements traditionnels des scènes bibliques, aboutissant parfois à un sentiment de répétition et d'absence d'invention. Puisque ni la vraisemblance ni la perspective n'y sont prises en considération, on aura cette impression d'étrangeté qui distingue ce sacré de la beauté esthétique profane.

En Occident, ce fut le cas du chant liturgique, qui a obéi pendant longtemps à des règles musicales particulières, même quand il s'inspirait de mélodies profanes. La sobriété du chant grégorien au Moyen Âge, qui sait

contenir ses émotions, et jusqu'à la jubilation du temps pascal, est une illustration de ce que fut un art sacré codifié et tout entier tendu vers son rôle de support de la prière.

Par essence, cet art sacré court le risque d'être désacralisé. Il peut l'être en lui-même, comme on le voit dans l'évolution de l'art de l'icône, lorsqu'aux temps modernes il est, en Russie par exemple, soumis aux influences extérieures, perdant son mystère et sa force spirituelle. Il le devient également lorsqu'il

est arraché de son lieu propre. C'est l'impression qu'on éprouve en visitant un musée d'icônes ou en entendant un concert de grégorien. Certes, c'est bien mieux que d'ignorer la beauté de cette peinture et de cette musique, d'autant qu'il règne souvent dans les lieux où on les admire, une sorte de recueillement qui témoigne de leur force spirituelle. Cependant, coupées de leur rôle liturgique, elles sont réduites à être des œuvres d'un art religieux et non plus sacré.

La leçon d'Assy

D'où vient à cette église de montagne cette universelle et subite gloire ? D'être un chef d'œuvre ? Non, mais d'être née d'une idée juste.

Et c'est cela qui a frappé les gens, en tous pays ; c'est cette idée très simple que pour garder en vie l'art chrétien, il faut, à chaque génération, faire appel aux maîtres de l'art vivant. Aujourd'hui comme autrefois, et pour l'art religieux comme pour l'art profane : car l'art ne vit que de ses maîtres - et de ses maîtres vivants. Non des maîtres morts, si précieux que soient les héritages.

Rien ne naît ou ne renaît que de la vie. Même la tradition.

Si donc à Assy on a écarté tout ce qui était académique (Ecoles, Prix de Rome, Institut), c'est qu'il n'y a plus, dans ces milieux, aucune sève, aucun germe de renaissance authentique.

Si on s'est adressé aux plus grands des artistes indépendants, ce n'était pas par snobisme, parce que ceux-là étaient les plus illustres ou les plus avancés, mais parce qu'ils étaient les plus vivants, parce qu'en eux abondait la vie et ses dons et ses plus grandes chances.

Voilà ce qui a frappé les esprits, partout où la nouvelle en est parvenue : cette vie débordante, violente, follement généreuse de l'art moderne allait donc être agréée, bénie par la sainte et vieille et... maternelle Eglise !... offerte au Christ comme le plus bel hommage !...

C'est là la vraie leçon d'Assy, sa seule leçon. Mais là aussi était le risque : on prend la vie où on la trouve et comme elle est.

Or, cette vie de l'art indépendant n'était finalement très chrétienne ni dans ses thèmes habituels, ni dans ses inspirations... Qu'en attendre qui pût être vraiment sacré ?

On décida cependant de « parier pour le génie ».

On se disait : « Tout artiste vrai est inspiré. Déjà par nature, par tempérament, il est préparé, pré-disposé aux intuitions spirituelles : pourquoi pas à la venue de cet Esprit lui-même qui souffle, après tout, où il veut ? Et tu entends sa voix... Mais tu ne sais ni où il va, ni d'où il vient... »

M. A. Couturier

On peut emprunter cette distinction de l'art sacré et de l'art religieux aux réflexions menées au milieu du XX^e siècle par le dominicain Marie Alain Couturier, co-directeur de la revue *L'Art sacré* (voir encadré ci-contre). Sous cette dénomination, on doit entendre un certain nombre d'œuvres à sujet religieux, mais dont le style ne semble pas différent de la production ambiante, profane ou, disons, mondaine. Il est évident qu'en Occident, à partir de la Renaissance, abondent les représentations de type religieux dont on ne peut nier la joliesse, sinon la beauté, mais qui ne sont plus porteuses en tant que telles d'un message de foi ou de prière.

On a daté ce tournant de la fin du XV^e siècle ou du début du XVI^e siècle en Italie, et, au XIX^e siècle, on a prétendu l'inscrire dans la carrière même de Raphaël. Ceux qui refusaient cette évolution s'appellèrent alors «pré-Raphaélites». Il est certain qu'un Savonarole s'opposa violemment à ce qu'il estimait être une paganisation de l'art et il semble que, sous son influence, Botticelli ait fait le chemin inverse en revenant à une sobriété et à une intériorité qui lui manquaient dans la première partie de sa carrière.

Normes et fulgurances

Ce tournant est dénoncé par les théologiens orientaux de l'icône comme une trahison, voire une profanation du sacré (par exemple Ouspensky), une dégénérescence occidentale. Mais il y a une autre manière de voir les choses : ne peut-on au contraire découvrir dans cette évolution de l'art religieux occidental, une volonté d'assumer les valeurs du monde, de les transformer, au risque permanent, il est vrai, d'être parfois contaminé par elles ? Désormais peut éclore la nouveauté, la recherche permanente, l'inédit, qui fait participer l'art religieux, depuis le Flamboyant ou le

Baroque, jusqu'à l'abstrait du XX^e siècle, au mouvement de l'art.

On pourrait donc distinguer trois cercles qui cherchent, chacun à sa manière, à faire prévaloir soit l'affirmation confessante de la foi, soit la quête du spirituel dans un art qui ne se veut plus séparé ou qui ne consent pas à se plier aux règles implicites ou explicites d'une orthodoxie ou même de canons esthétiques reçus.

Le premier niveau reste celui de l'art sacré, tel que nous l'avons défini. Même si Mario Botta estime que l'architecture en elle-même, par le fait d'inscrire un espace, pose un geste sacré, parce qu'elle délimite et sépare, on peut estimer que peuvent être créés, même dans l'art contemporain, des objets, des représentations en parfaite adéquation avec l'attitude de prière qu'ils doivent soutenir. Les artistes pourront, pour ce faire, s'inspirer des formes anciennes, en évitant si possible la pâle copie, mais aussi en créer de nouvelles. Le goût des icônes que manifeste l'Occident depuis une quarantaine d'années répond à ce besoin et je ne suis pas de ceux qui les estiment incongrues en dehors des iconostases, des isbas ou des datchas. Leur présence est un des rares signes de l'unité des deux poumons du christianisme.

Le deuxième cercle a été constitué au XIX^e et au XX^e siècles en Occident par des artistes chrétiens qui entendaient revenir, dans une liberté de création, aux critères généralement exigés par l'Eglise pour les images. Des écoles, des confréries, placées souvent sous le patronage de saint Jean, de saint Luc et surtout de Fra Angelico, exemple sublime d'une peinture inspirée par une vie de foi, ont pensé l'œuvre religieuse en termes de sobriété, de calme, de dignité et de sérénité. Entre 1840 et 1940, ils ont décoré quantité d'églises par des fresques, des tableaux, des sculptures et des vitraux qui manifestaient cette rigueur. On les redécouvre actuellement, après les avoir parfois hâtivement assimilés au style

Saint-Sulpice ou kitsch qui, lui, ne caractérise au fond qu'une production de type commercial, n'ayant d'ailleurs généralement aucune prétention artistique. Hippolyte Flandrin et Claudius Lavergne au XIX^e siècle et, avec plus de génie inventif, au XX^e siècle Maurice Denis ou Alexandre Cingria, illustrent la valeur de cette peinture religieuse.

Puis vient le cercle des Grands qui ont essayé leur génie à la peinture religieuse. Sauf Jean-Baptiste Corot, dont les œuvres religieuses ont la même harmonie que ses admirables paysages, ces artistes ne montrent pas d'adhésion particulière au christianisme, mais il y a chez eux des fulgurances, des compréhensions en profondeur, que le sage talent des artistes chrétiens n'a pas pu ou su découvrir. Pensons à Delacroix avec ses fresques de Saint-Sulpice, ou à Gauguin dans d'étonnants tableaux, parfois des autoportraits, où, avec la présence du Christ en croix, sont mêlées la subjectivité de la peinture moderne et une recherche presque sauvage du spirituel. Un Malevitch, par exemple, dans certaines toiles, on le sait, retrouve la profondeur de l'art de l'icône, plutôt qu'il ne s'en inspire. Le Corbusier, construisant des églises et son couvent dominicain, ou Matisse captant la lumière de Vence pour sa chapelle, font, plus explicitement encore, le même itinéraire vers le sacré. Au fond, ces grands maîtres, par la puissance de leur vision, finissent par rejoindre ce sacré dont ils semblaient s'être éloignés par leur indifférence au christia-



Dépouillement et prière (Eglise de Stans).

nisme mais qu'ils retrouvent en quelque sorte par la souffrance et par le tourment, lorsqu'ils se risquent à les exprimer, ou plus généralement par l'effort de création.

On le voit, l'art, la beauté, la foi et le spirituel ont des relations complexes, pour lesquelles il est utile d'établir des distinctions, sans que je tienne celles que je propose pour définitives ou uniques, sans pour autant cesser de contempler les richesses de l'Esprit qui souffle où il veut.

G.-Th. B.

De la nuit surgit la lumière

Saint-Maurice

par Giovanni POLITTO*, Saint-Maurice

Les événements de l'histoire souvent se répètent, mais nous ne savons pas toujours reconnaître dans l'actualité les enjeux qui permettront à l'humanité de faire un pas en avant. En effet, souvent ceux-là se cachent sous des apparences qui nous effraient. Le mal que nous préférierions ne pas voir peut parfois provoquer la découverte de ce qu'il y a de plus beau dans l'homme. Tout au long de leur histoire, les chrétiens témoignent d'une espérance qui est au-delà de toute espérance ; l'exemple de saint Maurice illustre encore aujourd'hui une telle victoire, qui dépasse notre logique et nos attentes. Il s'agit de celle remportée sur le mal et sur la mort, centre de la révélation chrétienne, qui est devenue l'expérience propre de tant d'hommes et de femmes à travers les siècles.

A lors que la Gaule et les territoires qui correspondaient à la Suisse actuelle ne connaissaient presque pas les chrétiens, voici que des soldats de l'armée romaine, venus d'Égypte, apportent avec eux leur culture et leur foi chrétienne. Nous sommes à la fin du III^e siècle, sous le règne de deux empereurs, Dioclétien et Maximien, le premier en Asie mineure, à Nicomédie, et le deuxième à Rome. Si pendant plus de quinze ans ces empereurs n'ont manifesté aucune hostilité apparente envers les chrétiens, soudain ils mettent à exécution un plan astucieusement dressé visant à les déposséder de leurs biens au bénéfice du fisc, c'est-à-dire de l'administration romaine. Ainsi, les différentes légions de tout l'Empire se voient chargées de persécuter partout les chrétiens ; pour cela, il faut d'abord s'assurer de la fidélité des soldats eux-mêmes et de leurs officiers.

A cette fin, Dioclétien promulgue un édit général demandant aux soldats d'offrir un sacrifice aux dieux de l'empereur, ce qui épurerait l'armée de tout élément chrétien.

Beaucoup de chrétiens trouveront ainsi la mort dans tous les pays de l'Empire, de l'Orient à l'Occident, au gré de la plus sanglante de toutes les persécutions.

Or, avant même ces événements, des soldats de différentes légions se trouvaient en Valais au lieu dit Acaunum, le rocher, place forte qui ferme stratégiquement la route reliant Rome à Genève, dans un étroit passage que le Rhône s'est creusé entre les rochers. Selon les mots de saint Eucher, évêque de Vienne vers 450 : *Il y avait une légion de soldats appelés Thébéens. Ils étaient venus d'Orient, car c'étaient d'excellents guerriers, nobles par leur courage, mais plus nobles par leur foi. Aussi, comme on les avait chargés de persécuter une multitude de chrétiens, ils furent les seuls à oser condamner cette mission de cruauté et ils refusèrent d'obéir à des ordres pareils. Lorsque Maximien*

* Giovanni Politto est chanoine de l'Abbaye de St-Maurice et aumônier des étudiants de l'EPFL et de l'Université de Lausanne.

connut la réponse des Thébéens, emporté par sa colère aveugle, il ordonna de tuer un homme sur dix, afin que les autres, terrifiés par les ordres du souverain, les acceptassent par peur.

Lorsque les Thébéens reçurent cette injonction renouvelée, une clameur s'éleva dans le camp ; ils affirmèrent qu'ils n'accepteraient jamais une tâche aussi sacrilège et qu'ils préféreraient mourir plutôt que de combattre la foi chrétienne... Cependant, celui qui fut le plus actif à encourager la foi fut saint Maurice, le chef de la légion, avec ses officiers, Exupère et Candide.

Les soldats de la légion thébaine envoyèrent à Maximien un message aussi courageux que religieux : «Empereur, nous sommes tes soldats, mais aussi les serviteurs de Dieu, ce que nous professons hardiment. Nous recevons de toi la paie de notre labeur, de Lui nous avons reçu la vie. Nous sommes prêts à porter les mains contre n'importe quel ennemi, mais nous estimons que c'est un crime de les ensanglanter en massacrant des innocents. Nous avons d'abord prêté serment envers Dieu, ensuite, nous avons prêté serment envers le souverain. Sois persuadé que le second n'a plus aucune valeur pour nous si nous avons rompu le premier». Maximien ordonna, par une seule sentence, de les tuer tous.

Un témoignage d'amour

Voici que contre toute attente des soldats, des envahisseurs, qui ont d'autres coutumes et représentent une menace, se transforment en instrument de salut, à tel point que non seulement les chrétiens épargnés les vénéreront, mais même l'ensemble de la population en sera touché. De nouveaux croyants surgiront là où l'on avait voulu les exterminer. C'est le témoignage d'une espérance qui dépasse toute espérance, d'une foi qui déplace les montagnes : ces empereurs eux-mêmes disparaîtront et là où le péché

et le mal ont abondé, la grâce a surabondé. Tout cela parce que le Christ avant eux est ressuscité et que d'autres, par la suite, en ont témoigné au prix de leur vie.

Comme le Christ, mort dans une persécution injuste, a redonné espoir à tant d'hommes et de femmes, ainsi ces soldats ont révélé le trésor d'humanité qui gît au plus profond de nous, comme une perle cachée, celui du plus grand amour qui va jusqu'à donner sa vie. Et ce trésor d'amour qui est caché au plus profond de nous est d'être créés à l'image de Dieu, qui fait de nous des enfants de lumière pour le monde entier : *Celui qui croit en moi fera, lui aussi, les œuvres que je fais ; et il en fera même de plus grandes*, promettait Jésus à ses disciples. Cette promesse continue de s'accomplir chaque jour par le témoignage de ceux qui racontent avoir vu des hommes, et même des enfants, donner leur vie pour des amis, sans distinction de race ou de religion, alors que les uns étaient persécutés pour la justice, d'autres des pauvres écrasés, alors que la douceur était apparemment vaincue.

Ce témoignage ne s'éteint pas au cœur de l'humanité et au cours de l'histoire. L'Abbaye de Saint-Maurice continue dans les siècles, sans interruption depuis sa fondation sur le lieu du martyre, d'en garder la mémoire, par la prière, dans l'action de grâces. A l'entrée de la basilique d'aujourd'hui, une nouvelle porte en bronze évoque aussi la continuité du témoignage des martyrs dans le monde et son actualité. Avec le Christ et les martyrs de la légion thébaine sont inscrits les noms de tant d'hommes et de femmes qui, dans le monde entier et jusqu'à aujourd'hui, ont donné leur vie pour leurs frères, comme Mgr Romero, Mgr Claverie, Gandhi, Martin Luther King.

Des hommes venus d'Égypte ont suscité la foi sur notre terre : qui viendra aujourd'hui parmi nous réveiller la flamme qui ne s'est pas éteinte au cœur des guerres et des pauvretés actuelles ? qui viendra nous dire que nous sommes tous frères ?



St-Maurice, au cours des siècles, a été le lieu de rencontre de tant d'hommes et de femmes de tous pays, et donc lieu de civilisation véritable, de découverte de l'autre. Le premier évêque du Valais, St Théodule, rassembla vers 360 - comme le fit de son côté St Ambroise, à Milan¹ - les ossements des martyrs. Il les déposa au pied de la falaise, en un lieu sacré d'époque romaine, auprès d'une importante source d'eau. Il mit en valeur le tombeau de Maurice, chef de la légion.

Aussi à St-Maurice, les pèlerins furent-ils de plus en plus nombreux et parmi eux le roi des Burgondes, St Sigismond qui, avec St Avit, évêque de Vienne, en Dauphiné, fit édifier une basilique, un baptistère et un monastère pour accueillir les pèlerins. Le manuscrit du sermon d'inauguration de la basilique en l'année 515 est conservé à la Bibliothèque nationale de Paris. Il nous renseigne entre autres sur le fait qu'une louange perpétuelle est inaugurée en ce lieu, appelée *laus perennis*, et confiée aux

moines qui continueront à se relayer afin que la prière ne cesse jamais.

La présence d'un baptistère nous dit que beaucoup découvraient la foi en ce lieu. L'époque médiévale connut de très nombreux pèlerinages : celui de St-Maurice se trouvait précisément au croisement de deux grandes voies, les plus importantes : celle de St-Jacques à Rome (via Romea), et de Canterbury à Rome (via Francigena, la voie des Francs). C'était l'occasion pour de nombreuses personnes de donner un sens nouveau à leur vie, abandonnant leurs affaires quotidiennes ou s'acquittant ainsi d'une peine infligée par le tribunal.

Ce dernier cas peut sembler étonnant, mais l'importance qu'on donnait à l'époque aux vertus du pèlerinage était telle, qu'on osait espérer la conversion des coupables. Ceux-ci se retrouvaient alors en contact étroit avec la société qui les avait exclus, ou dont ils s'étaient exclus eux-mêmes, en partageant les soucis et les peines du long

voyage avec tant de personnes. C'était alors, peut-être, l'occasion pour eux de découvrir qu'ils pouvaient encore avoir du prix aux yeux des autres ou de connaître la joie du geste fraternel qui rend solidaire du bien de chacun. Celui qui avait peut-être exploité les autres retrouvait maintenant son vrai rôle, sa place dans un peuple en marche. Tout comme les soldats de la légion thébaine, de menace pour les autres, il devenait bienfaiteur et porteur de la nouveauté de l'Évangile.

Des pèlerins illustres et des hommes tout simples contribuèrent à doter l'Abbaye d'un trésor liturgique, en offrant des objets précieux ou de simples pièces de monnaie, mais toujours en vue d'honorer les martyrs. Ces dons permirent ainsi la création de reliquaires où l'on déposa les ossements des martyrs ; en fondant les pièces de monnaie pour en fabriquer un ciboire ou une châsse, ou bien en destinant un coffret précieux à cet usage.

Tous ces objets ne nous communiquent qu'un message : les ossements des martyrs sont plus précieux que l'or et l'argent, parce que ces témoins, animés de l'Esprit, ont vécu de la vie même du Christ, apportant une espérance au monde, celle de l'homme image de Dieu, par delà toute différence de race ou de religion.

Stabilité et souplesse

Un des fruits le plus étonnant du martyre de St Maurice et de ses compagnons est d'avoir engendré sur leurs tombeaux une louange qui ne connaît de cesse jusqu'aujourd'hui. Cela fait de l'Abbaye le lieu d'un témoignage unique dans l'histoire de l'Occident : depuis plus de 1500 ans, la prière ne s'est jamais interrompue auprès des reliques des martyrs. Chose étonnante, alors que la majorité des églises et cathédrales fondées sur le témoignage de saints ont perdu leur trésor de reliques à cause de guerres, de révolutions ou d'invasions, St-Maurice a eu

la chance de les conserver. Les moines installés par St Avit en 515, puis les religieux qui accueillent les pèlerins, ont souvent adapté leur ministère aux exigences des temps.

Un des facteurs de stabilité du monastère a été aussi l'introduction au XI^e siècle de la règle de St Augustin, qui a transformé les moines en un ordre de religieux-prêtres, appelés chanoines réguliers. L'exceptionnel équilibre et l'ouverture de cette règle, qui fit fleurir cet ordre au Moyen-Age, tient au fait qu'elle garantit l'unité, tout en respectant la diversité des charismes de ses membres. Ce qui leur a permis, au long des siècles, de s'adapter aux nouvelles exigences pastorales, mettant à contribution les différentes aptitudes de chacun : accueil des pèlerins, liturgie, musique, paroisse, mission ou enseignement. Ainsi est actualisée l'intuition de St Augustin qui, comme St Maurice, venait aussi du nord de l'Afrique et a voulu une règle attentive à chacun, pour que la Bonne Nouvelle soit annoncée à des hommes de toutes races, de toutes conditions, riches ou pauvres, grands ou petits.

G. P.

¹ St Ambroise, à Milan, fit aussi édifier une église sur les tombeaux d'autres soldats de la légion thébaine qui se trouvaient en cette ville et qu'il rappelle dans son commentaire de l'Évangile de St Luc : *Apprécions maintenant, d'après la nature du sénevé, quelle est la portée de la comparaison. Son grain est à coup sûr chose commune et simple ; vient-on à le broyer, il répand sa vigueur. De même la foi semble simple de prime abord ; mais, foulée par l'adversité, elle répand le bienfait de sa vertu, de manière à pénétrer aussi de son parfum ceux qui entendent ou qui lisent. Grain de sénevé, nos martyrs Félix, Nabor et Victor. Ils avaient le parfum de la foi, mais on les ignorait. Vint la persécution : ils déposèrent les armes, tendirent le cou, et, abattus par le glaive, répandirent par tous les confins du monde la beauté de leur martyre, si bien qu'on est en droit de dire: «Leur écho s'est propagé sur toute la terre» (Ps 18,5).*

Habité par saints Pierre et Paul

Romainmôtier

par Paul-E. SCHWITZGUÉBEL, pasteur, Romainmôtier

Fondé au V^e siècle déjà, le monastère de Romainmôtier a été placé trois cents ans plus tard sous la protection des saints Pierre et Paul, colonnes de la foi catholique, pour l'un, et du protestantisme, pour l'autre. Il est devenu depuis cinquante ans un haut lieu d'œcuménisme religieux, toujours vivant.

La légende veut que Romainmôtier ait été fondé par saint Romain au V^e siècle. Ce père du Jura se retire dans ce vallon écarté du Nozon, avec son frère saint Lupicin, après avoir fondé le monastère de St-Claude. Rapidement cependant, sa popularité et sa spiritualité attirent d'autres frères qui le rejoignent pour partager avec lui une vie de prière et de travail. Le monastère ou *moustier* de Romain était né. On est en l'an 450. C'est probablement l'une des plus anciennes fondations chrétiennes de Suisse.

Les invasions barbares détruisent cette première fondation. Une seconde a lieu grâce à l'intervention d'un noble de Bourgogne, Félix Cramnelène, qui ordonne la reconstruction de Romainmôtier qu'il confie aux moines irlandais venus de Luxeuil. De cette seconde fondation, vers 630, il ne reste pas grand chose sinon l'ambon. Un siècle plus tard, en 783, le pape Etienne II s'arrête à Romainmôtier - fait historique remis en question par les historiens d'aujourd'hui - alors qu'il se rend en France pour y couronner le roi Pépin. C'est lui qui consacre l'église aux saints Pierre et Paul et place le monastère sous l'autorité de Rome.

En 928, Romainmôtier, qui est alors entre les mains de la comtesse Adélaïde de

Bourgogne, est légué au monastère de Cluny. Il devient ainsi un prieuré clunisien et c'est sous l'abbatiale d'Odilon que va s'édifier la troisième église de Romainmôtier, celle que l'on connaît aujourd'hui. Le prieuré clunisien va demeurer jusqu'à la Réforme en 1536. Dès lors, l'église sera utilisée comme église paroissiale. Les statues sont décapitées, les peintures murales badi-geonnées (ce qui les a probablement conservées), les autels latéraux démantelés, bref, on en fait un temple protestant. Ce qu'il est aujourd'hui encore. Quoiqu'on a de la peine à parler de Romainmôtier comme d'un temple. Pour nous c'est l'abbatiale qui prévaut. Même si l'église a plutôt été priorale depuis la donation à Cluny, elle a gardé son titre des origines. Tant les paroissiens du lieu, que les pèlerins venus d'ailleurs, parlent de ce haut lieu comme de l'abbatiale de Romainmôtier. Et cela lui va bien.

Un œcuménisme vécu

Il m'arrive de me dire que ce n'est pas un hasard si Romainmôtier a été confié aux saints Pierre et Paul. Pierre, colonne de la foi catholique, est celui qui a inauguré la longue lignée des évêques de Rome. Il

détient les clés du paradis. Paul, lui, est l'apôtre des gentils, de ceux qui n'appartiennent pas au berceau de la religion juive. Représenté avec son épée, il est cher au protestantisme puisque c'est sur ses textes que la Réforme s'est appuyée pour proclamer le salut par la foi. Ces deux personnages cohabitent. Ils veillent sur l'arrivée des pèlerins en ballade comme sur celle des fidèles qui viennent à Romainmôtier louer leur Dieu.

Depuis plus de cinquante ans, ces deux apôtres font des miracles. Romainmôtier est non seulement un haut lieu de la foi des origines dans ce pays mais encore un lieu fort d'œcuménisme vécu. Je veux croire que l'intercession de saint Pierre et de saint Paul n'y est pas pour rien.

Le pasteur Amédée Dubois a fortement imprégné la paroisse d'un souffle œcuménique. Proche de Taizé qui, dans les années 1945-50, en était à ses débuts, proche de plusieurs congrégations monastiques aussi, il a insufflé dans cette paroisse un renouveau liturgique important. Il possédait en particulier un charisme d'une rare intensité auprès des jeunes. La plupart se souviennent d'avoir chanté les psaumes de Gelineau dans les années 50. Mais cette réforme insufflée par le pasteur Dubois n'a pas été sans mal... Déplacer la chair pour qu'elle ne trône plus au milieu de la chapelle (l'écriture : centre du culte) a provoqué bien des remous à ce qu'on peut lire dans les procès-verbaux de cette époque. Mais il a tenu bon et formé une équipe de laïcs ouverts et avides de poursuivre dans cette voie œcuménique.

Le pasteur qui fut son successeur a poursuivi et développé son œuvre. En effet, Jean-Pierre Tuscher n'a pas hésité à faire du



X^e siècle, troisième église du «moustier de Romain».

culte à Romainmôtier une véritable célébration où l'eucharistie a pris sa place régulière. Ainsi, depuis lors, l'eucharistie y est célébrée chaque dimanche et il ne serait plus question de revenir aux vieilles habitudes protestantes d'une célébration de la cène quatre ou cinq fois l'an.

C'est au pasteur Tuscher qu'on doit aussi - mais il fut certainement inspiré par l'Esprit Saint - la mise en place d'une fraternité œcuménique. Pendant vingt-cinq ans, des sœurs catholiques et protestantes ont tout partagé : vie commune, finances, prières et célébrations. Ceci en accord avec les autorités de nos Eglises. Leur présence, leur vie de

prière dans l'abbatiale ont contribué à renouveler également la célébration dominicale. En 1998, les sœurs catholiques du Sacré-Cœur ont été rappelées dans leur couvent. Leurs forces, jeunes encore, étaient plus utiles à Paris ou à Poitiers qu'ici, vu le vieillissement de la congrégation.

Depuis 1999, une nouvelle fraternité protestante de diaconesses de Saint-Loup est à l'œuvre à Romainmôtier. Les offices qu'elles animent à l'abbatiale sont tout empreints d'œcuménisme malgré le fait que nous soyons trois ou quatre protestants pour un catholique. Nous sommes en recherche de sœurs catholiques, ou de frères, pour rendre à nos offices cette visibilité œcuménique qu'elle a perdue depuis le départ de nos sœurs françaises. Je crois en effet que le monde d'aujourd'hui a plus que jamais besoin de signes. Qui se voient...

L'œuvre du peuple

Le pasteur qui rédige ces lignes est en place depuis cinq ans. Longue période où l'essentiel des à-côtés paroissiaux a été consacré à l'important chantier qui a rénové l'abbatiale. Rénovation terminée aujourd'hui et qui n'a pas été toujours sans heurts. Si j'ai été placé et appelé dans cette paroisse, c'est à nouveau pour poursuivre l'œuvre de mes prédécesseurs.

La liturgie joue un rôle important dans la communauté rassemblée. Plus que l'affaire du prêtre ou du pasteur, comme on le constate parfois, elle est devenue l'œuvre du peuple, la réponse que l'assemblée adresse à Dieu qui l'appelle. Fidèle au lectionnaire romain, tout en sachant garder une saine liberté face aux textes proposés, liberté toujours offerte aux enfants de Dieu. Répons qui ont pris leur place dans chacune de nos célébrations ; eucharistie célébrée chaque dimanche : il arrive que des paroissiens de l'extérieur se demandent s'ils sont à un culte ou à une messe.

C'est bien un culte pourtant, et protestants, nous le restons. Mais sans doute que la prière de l'office de midi et du soir, qui revient chaque jour, n'est pas sans effet : *Seigneur, donne aux chrétiens de retrouver l'unité visible. Qu'ils soient un pour que le monde croie.* Et l'on parle volontiers de Romainmôtier comme d'un laboratoire œcuménique.

Je crois surtout que l'unité est à recevoir. Dieu est un ; en Dieu le Père, le Fils et l'Esprit Saint, cette unité qui émane de lui, il nous la donne. C'est donc bien à nous de la recevoir et de laisser tomber toutes nos résistances, nos peurs, nos refus, nos rejets : *Donne-moi Seigneur de recevoir l'unité qui est en toi, le Dieu trois fois Saint. Fais-moi la grâce de laisser tomber toute résistance. Donne-moi d'être porteur d'unité dans ce monde qui en a tant besoin.*

Le mot de la fin à une catéchète de notre paroisse qui disait, lors de l'une de nos rencontres œcuméniques organisées deux fois l'an¹ : *L'œcuménisme ? où est le problème ? Nous on est tombé dedans quand on était petit.*

Romainmôtier, haut lieu du christianisme en Suisse. Lieu où souffle l'Esprit Saint, celui qui a poussé en avant saint Pierre et saint Paul. A leur suite, des témoins ont essayé de vivre un bout du Royaume de Dieu par la prière, l'accueil de chacun tel qu'il est et la liturgie qui veut dire notre Dieu, Seigneur et Sauveur en Jésus-Christ.

P.-E. S.

¹ Prochaine rencontre œcuménique, le 11 novembre, à partir de 14h15, au centre paroissial de Romainmôtier. Intervenants : Claude Ducarroz (abbé) et Guy Lasserre (pasteur). Thème : La question que le pape a adressée aux Eglises, leur demandant de l'aider à redéfinir le ministère de Pierre.

Dans le ventre de la grotte

Le sanctuaire de Mariastein

par Peter von SURY o.s.b., Mariastein

De nos jours encore, les grottes sont des lieux mystérieux, tout ensemble fascinants et dangereux, qui évoquent non seulement les lointaines époques des troglodytes mais aussi les neuf mois passés dans l'abri silencieux du sein maternel. L'histoire des fils de Dieu et du monachisme est marquée, elle aussi, par les grottes. Celle de Maria im Stein a débuté au XIV^e siècle : le sanctuaire attire toujours plus de pèlerins, accueillis par des moines bénédictins.

Gâce à la grotte de Makpéla, achetée aux Hittites quatre cents sicles d'argent, les patriarches s'installèrent sur la terre promise. David, en fuite devant Saül, se réfugia dans la grotte d'Adullam (1 S 22). Le prophète Elie, en fuite lui aussi, arriva à la montagne de Dieu, et là, il entra dans la grotte et il y resta pour la nuit (1 R 19).

Quand fut venue la plénitude du temps, *Dieu envoya son fils, né d'une femme* (Ga 4), dans une grotte aux champs de Bethléem. A la fin de sa vie, une autre grotte accueillit le Fils de l'Homme, puisqu'il fut placé *dans une tombe taillée dans le roc, où personne encore n'avait été mis* (Lc 23). Ainsi, le grain de blé, tombé en terre, transforma la mort en vie abondante.

A l'aube du VI^e siècle, Benoît passa trois années solitaires, décisives, dans une grotte cachée aux creux des Monts Sabines, non loin d'une Rome mondaine et décadente. *Et seul sous le regard du suprême Témoin, il habita avec lui-même.* C'est en ces termes que Grégoire le Grand décrit, dans le 2^e livre des *Dialogues*, l'expérience du jeune fugitif en quête de la sagesse divine. La grotte de Subiaco devint ainsi la couveuse du monachisme occidental.

Un millénaire plus tard, durant sa retraite dans la grotte de Manrèse, mûrit la vocation d'un jeune officier espagnol, Ignace de Loyola. Pendant ces mois de vie solitaire, les lumières de la foi dissipèrent les brumes du doute, la certitude de l'appel divin vainquit les lassitudes d'une jeunesse gâtée. Des fruits en abondance devaient en être le résultat, *ad maiorem Dei gloriam.*

Notre Dame universelle

Depuis la seconde moitié du XIV^e siècle, d'innombrables pèlerins descendent les escaliers de la grotte de Mariastein, à 15 km au sud-ouest de Bâle, au voisinage immédiat de l'Alsace. Ils portent en eux le désir, archaïque et irrésistible, de retourner vers la terre, leur mère, et d'y trouver les racines de leur existence individuelle et collective : *C'est toi qui m'as formé les reins, qui m'as tissé au ventre de ma mère... mon âme, tu la connaissais bien, mes os n'étaient point cachés de toi, quand je fus fait dans le secret, brodé au profond de la terre* (Ps 139).

La lumière tamisée de la grotte crée une ambiance recueillie et silencieuse. Les fidèles



Pèlerinage des Tamouls, août 1999.

y entrent pour saluer la Vierge au sourire, *Maria im Stein*, *Notre Dame de la pierre*, portant l'enfant Jésus sur son bras. C'est une statue de pierre peinte du XVII^e siècle, entourée par six angelots en bosselage. Un document de 1442 explique pourquoi on se rend en pèlerinage à cet endroit : un enfant qui aurait perdu l'équilibre dans les rochers fut préservé miraculeusement dans sa chute par la Vierge Marie, qui aurait alors exprimé le désir d'être honorée dans cette grotte.

Des manteaux d'étoffes précieuses sont les témoignages apparents de l'affection des fidèles. Ils ont été offerts en ex-voto à *Notre Dame de la consolation*, invocation pleine de tendresse et d'espérance qu'on entend souvent à Mariastein. Parmi les parures de la Vierge se trouve le voile de mariée d'Hortense, mère de Napoléon III, qui en fit cadeau au sanctuaire. Le Psaume 45, évoquant la *reine, sous les ors d'Ophir...*

vêtue de brocarts, la fille de roi, sert d'interprète pour mieux comprendre l'attrait particulier de ce sanctuaire. Les nombreux ex-voto dans le couloir qui conduit à la grotte rappellent la confiance et la reconnaissance du peuple de Dieu envers celle que *désormais toutes les générations diront bienheureuse* (Lc 1,48).

A la catholicité s'est ajoutée, ces deux dernières décennies, la mondialisation. Cela se manifeste dans la diversité des langues employées pour les ex-voto. Les *Merci à Marie* des Alsaciens et Jurassiens, les *Maria hat geholfen* des alémaniques de Bâle, de Soleure, du Laufonnais et de la Forêt Noire sont entourés, aujourd'hui, d'inscriptions en italien, espagnol, portugais, anglais, en toutes sortes de langues slaves et, de plus en plus, en tamoul. Les réfugiés du Sri Lanka viennent en grand nombre à Mariastein et y apportent la dévotion asiatique, d'une

simplicité profonde et spontanée, qui peut causer quelque embarras dans une Europe sécularisée et sceptique.

L'affluence au sanctuaire de gens de nationalités diverses et de religions différentes met en évidence l'universalité du pèlerin, qui est une réalité profondément enracinée dans la condition humaine. Le lieu de pèlerinage se présente alors comme un carrefour où le pèlerin, il est vrai, ressemble de plus en plus au touriste. Mais en même temps, le touriste franchissant le seuil du sanctuaire peut tout d'un coup se découvrir pèlerin, *l'étranger que je suis sur la terre* (Ps 119).

Situé aux portes de Bâle, où le nombre de ceux qui se déclarent «sans confession» est très élevé, et dans une région marquée par l'omniprésence de frontières nationales et cantonales, linguistiques, historiques, confessionnelles, le sanctuaire de Mariastein garde le souvenir d'une réalité qui dépasse les expériences quotidiennes. C'est l'après-midi d'un dimanche de mai que l'on ressent peut-être le mieux l'atmosphère particulière du lieu. On peut alors, sur le parvis ensoleillé de la basilique, avoir une idée de ce qui *arrivera dans les derniers jours, quand afflueront toutes les nations et viendront des peuples nombreux. Ils diront : Venez ! Allons dans la lumière du Seigneur* (Es 2).

Le pèlerinage qui ici-bas aboutit dans les grottes rocheuses de Notre Dame éveille en même temps la vision de la Cité sainte et fait naître le goût de la paix sabbatique, malgré les équivoques d'une dévotion populaire quelquefois syncrétiste et malgré les excès du kitsch religieux (qui permet d'ailleurs de faire de bonnes affaires), au grand déplaisir des puristes mal à l'aise devant ce pêle-mêle de terrestre et de céleste.

Vers le milieu du XVII^e siècle, les bénédictins de Beinwil, fondation dans le Jura soleurois remontant au début du XII^e siècle, voulurent transférer leur communauté vers une région plus propice à la vie conventuelle. Comme le prince-évêque de Bâle,

responsable du sanctuaire de Mariastein, cherchait des prêtres pour l'accueil des pèlerins, les moines de Beinwil se mirent volontiers à sa disposition. Par la suite furent érigés une grande église, qui est actuellement en cours de restauration, et les bâtiments conventuels. Dorénavant, Mariastein serait caractérisé par la double présence des pèlerins et des bénédictins.

Les péripéties des moines

La communauté a souffert gravement des péripéties de l'histoire. Chassée en 1797 à l'arrivée des troupes napoléoniennes, après un certain essor pendant la première moitié du XIX^e siècle, elle fut à nouveau supprimée en 1874 par le gouvernement soleurois. Les moines émigrèrent à Delle, dans la France voisine, d'où ils furent expulsés à cause des lois anti-religieuses de 1901. Ils trouvèrent alors refuge à Bregenz, sur le Lac de Constance, où la communauté put s'installer en érigeant le *Gallus-Stift*. Mais en 1941, les moines furent chassés du jour au lendemain par les nazis. Il fallut attendre 1971 pour que, après un référendum, le gouvernement soleurois rétablisse l'abbaye dans ses droits.

Malgré toutes les difficultés, les bénédictins sont restés fidèles au sanctuaire de Notre Dame. En outre, pendant toutes ces années, ils furent engagés non seulement dans les paroisses des alentours, mais aussi, de 1906 à 1981, au collège *Karl Borromäus*, à Altdorf. Ces dernières années, la communauté, une petite trentaine de moines, a décidé de se limiter à sa tâche principale. Réaliser la vocation de moine et de prêtre veut dire, pour eux, accueillir les pèlerins et les hôtes, se mettre à disposition de ceux qui frappent à leur porte, rendre service au peuple de Dieu, tout en restant à l'écoute du Seigneur et attentifs aux signes des temps.

P. von S.

Entre lait et sang

Kappel am Albis

par Claude DUCARROZ, prêtre, Vevey

Il y a plusieurs excellentes raisons de s'arrêter dans ce village sis, à 10 kilomètres de Zoug, en direction de Zurich : la beauté de son église cistercienne et un retour aux sources de notre histoire marquée par les conflits religieux. Les difficultés actuelles du dialogue œcuménique renvoient à une époque sombre, où les ardeurs de la foi et le désir de pouvoir l'emportaient sur l'esprit de conciliation.

Fondée en 1185 à l'initiative de la famille Eschenbach, l'abbaye Sainte-Marie fut confiée à des moines venus de Hauterive (FR) qui établirent ainsi le premier monastère cistercien en terre alémanique. Après une première construction rapidement abandonnée, les moines édifièrent de 1250 à 1310 une superbe église en style gothique, rayonnant dans la plus pure tradition de la simplicité cistercienne. Le chœur et les chapelles adjacentes sont semblables à ceux de Hauterive. L'ensemble rappelle les églises de Lutry, Moudon ou Romont. Des vitraux d'origine ornent encore la paroi nord de l'église. Ils furent confectionnés par des artistes de l'école de Constance, entre 1305 et 1320. L'un d'eux est en partie consacré à Walther IV d'Eschenbach, un descendant de la famille des fondateurs, qui trempa dans l'assassinat du roi Albert de Habsbourg en 1308, à Windisch. Des stalles et des vestiges de fresques du XIV^e siècle méritent aussi l'attention.

En 1527, Wolfgang Joner, le dernier abbé du monastère, convaincu par Huldrych Zwingli, remit l'abbaye à la ville de Zurich après avoir passé lui-même à la Réforme. Actuellement, le complexe architectural sert de Maison de repos et de méditation pour

l'Eglise réformée du canton de Zurich. On y organise aussi des rencontres et des sessions. En plus de son intérêt esthétique, l'abbaye de Kappel permet de revisiter les principaux événements qui ont marqué l'histoire de l'Eglise et de la Confédération helvétiques, au début du XVI^e siècle.

Luttes politico-religieuses

Curé du Grossmünster, à Zurich, dès 1519, Zwingli embrassa définitivement la Réforme en 1523, peu après la mort de son ami valaisan le cardinal Matthieu Schiner (1522).¹ Au cours de deux «disputes» célèbres, en janvier et octobre 1523, Zwingli obtint du Conseil de la ville que, désormais, les prédicateurs se fonderaient uniquement sur l'Écriture sainte pour leurs sermons au peuple. L'année suivante, les derniers prêtres catholiques quittèrent Zurich.

Comme le canton de Schwyz avait fait exécuter le prédicateur Joseph Kaiser, originaire de Zurich, Zwingli poussa les autorités civiles de Zurich à déclarer la guerre aux cinq cantons primitifs demeurés fermes dans leur foi catholique. Les soldats des deux camps se retrouvèrent près de l'ex-monastère

de Kappel. Grâce au Landamann de Glaris, les belligérants partagèrent une célèbre soupe au lieu de se battre. Les catholiques avaient fourni le lait et les réformés le pain. C'était le 26 juin 1529.

Le traité qui s'en suivit accordait de larges libertés aux zwingliens pour diffuser leurs doctrines dans les bailliages communs et associés. En effet, Zwingli avait interprété le traité comme un assentiment des catholiques à la libre prédication de l'Évangile et à la propagation des idées de la Réformation jusque dans leurs propres territoires. Ainsi, dans la foulée, des territoires de Thurgovie et de St-Gall devinrent des champs de mission pour les prédicateurs réformés. A St-Gall même, l'abbé fut chassé, le couvent vendu et son territoire sécularisé.

Comme les catholiques résistaient à cette emprise zurichoise, Zurich, toujours encouragée par le bouillant réformateur local, soumit les cinq cantons à un blocus alimentaire dès mai 1531. Ceux-ci lui déclarèrent alors la guerre et les soldats et mercenaires des deux camps se redonnèrent rendez-vous, le 11 octobre 1531... à Kappel. Cette fois, la bataille fut acharnée. Agé de 47 ans seulement, Zwingli fut tué aux côtés de son ami Joner. Une deuxième confrontation à Gubel (ZG), deux semaines plus tard, donna définitivement la victoire aux cantons catholiques. La deuxième «Paix de



Vitrail du XIV^e siècle, l'apôtre Thomas.

Kappel» (16 novembre 1531) marqua la fin de l'extension de la Réforme en Suisse alémanique.

Bullinger, professeur à Kappel

C'est le jeune Heinrich Bullinger (27 ans) qui remplaça Zwingli à Zurich. Fils du curé de Bremgarten, il avait pris connaissance des écrits de Luther au cours de son séjour à Cologne. Avec ses idées réformatrices, il enseigna dès 1523 précisément à l'école du monastère de Kappel. A Zurich, son œuvre fut très importante. Il organisa de manière intelligente l'Église de Zurich. Il prit part, déjà, à l'élaboration de

**Vous pouvez acheter
choisir
dans les librairies Payot
et à la librairie
œcuménique de Genève.**

la première Confession helvétique, signée à Bâle le 27 mars 1536. Pour faire le pont entre zwingliens et calvinistes, entre Alémaniques et Romands, il signa en 1549 la Concorde de Zurich sur l'eucharistie. Elle permettait à tous les Suisses réformés d'avoir table commune mais, en même temps, elle les séparait des luthériens sur ce point. Il faudra quatre siècles pour colmater cette brèche. C'est seulement depuis la Concorde de Leuenberg (BL), signée le 16 mars 1973, que réformés et luthériens peuvent à nouveau participer au repas du Seigneur autour de la même table.

Bullinger fut surtout l'artisan de la Confession helvétique postérieure (1566), intitulée *Confession et exposition de la vraie foi et des purs dogmes catholiques de la religion chrétienne*. Cette confession de foi eut un large succès, y compris hors des frontières helvétiques. Elle resta pour plus d'un siècle le texte confessionnel de référence du protestantisme suisse. Elle réalisait une certaine unité entre ses diverses tendances, avec la conscience qu'avaient les réformés d'être les dépositaires de la vraie catholicité ecclésiale après la rupture consommée lors du concile de Trente, terminé en 1563.

Des murs qui parlent

Les murs de l'abbaye de Kappel am Albis nous parlent encore de toute cette histoire. Ils nous racontent d'abord une longue période cistercienne à l'ombre des magnifiques voûtes gothiques. Ils nous amusent presque quand ils nous invitent à la soupe au lait servie sur la frontière confessionnelle, dans une même marmite. Mais la paix qui passa par l'estomac fut de courte durée. Les appétits de pouvoir mais aussi les ardeurs de la mission évangélique et de la résistance catholique furent les plus forts, avec les moyens belliqueux que l'on sait. Chez nous aussi, des chrétiens ont répandu le sang d'autres chrétiens.

En visitant Kappel et ses environs, on comprend mieux le sens que peuvent avoir les demandes de pardon réciproque entre chrétiens d'Eglises encore séparées. Jean Paul II le disait déjà dans son encyclique sur l'engagement œcuménique : *Avec la grâce de l'Esprit Saint, les disciples du Seigneur, animés par l'amour, par le courage de la vérité, ainsi que par la volonté sincère de se pardonner mutuellement et de se réconcilier, sont appelés à reconsidérer ensemble leur passé douloureux et les blessures qu'il continue malheureusement de provoquer aujourd'hui encore (Ut unum sint, n° 2).*

La dynamique du Jubilé 2000 va aussi dans ce sens. En 1984 déjà, lors de sa visite en Suisse, le même Jean Paul II n'a-t-il pas encouragé les Suisses à étudier et à réécrire ensemble l'histoire de leurs Eglises ? Après avoir évoqué très positivement Zwingli et Calvin, il a déclaré : *Le souvenir des événements du passé ne doit pas limiter la liberté de nos efforts actuels en vue de réparer les dégâts provoqués par ces événements. La purification de la mémoire est un élément capital du progrès œcuménique.*²

On ne peut admirer l'église Sainte-Marie de Kappel sans adresser à Dieu une intense prière pour l'unité des chrétiens, et sans s'investir encore davantage pour la réconciliation des Eglises, à commencer par celles qui vivent sur nos terres helvétiques.

Cl. D.

Sources

Klaus Speich et Hans R. Schläpfer, *Eglises et monastères suisses*, Ex Libris, Zürich 1979, 344 p. *Histoire du christianisme en Suisse*, Labor et Fides/St-Paul, Genève 1995.

¹ Cf. **Pierre Vuichard**, *Zwingli : prédicateur, soldat et homme d'Etat*, in **choisir** n° 477, septembre 1999, pp. 12-17 (ndlr).

² Allocution aux membres du Conseil de la Fédération des Eglises protestantes de la Suisse, Kehrsatz, 14 juin 1984.

Recueillement et vie franciscaine

Altdorf

par le Frère Remigi ODERMATT, Altdorf

Le projet de vie de saint François d'Assise trouva au moment de la réforme des capucins son caractère spécifique, montrant ainsi comment une spiritualité inspirée par l'Evangile pouvait évoluer. Aujourd'hui, dans le couvent des capucins d'Altdorf, cette spiritualité est à la recherche d'un prolongement local et contemporain.

La règle de la vie des frères mineurs est celle-ci : observer le saint Evangile de notre Seigneur Jésus-Christ, en vivant dans l'obéissance, sans rien en propre et dans la chasteté, lit-on en introduction de la *Regula Bullata* ou *Deuxième règle*.¹ Saint François d'Assise indique donc clairement l'orientation de sa voie : vivre l'Evangile consiste pour lui à *suivre l'enseignement et les traces de notre Seigneur Jésus-Christ (Regula non Bullata ou Première règle)*.² St François ne se contente donc pas de connaître les paroles du Christ ; il veut mettre ses pas là où le Christ a laissé son empreinte sur la terre ; il entend le suivre dans la compassion et l'amour.

Saisi par l'Evangile, son chemin le conduit chez les marginaux, les pauvres, les lépreux et les plus démunis de son temps. Dans le Christ en croix, il voit celui qui aime sans mesure. Le partage est, pour François, l'expression même de l'amour vécu. Pour lui, la pauvreté signifie rejoindre amoureusement les laissés-pour-compte, ou, pour le dire en termes évangéliques, *ce ne sont pas les bien portants qui ont besoin de médecin, mais les malades* (Lc 5,31).

Il va de soi que pour François il ne s'agit là que d'une voie particulière au sein de

l'Eglise, du moment que Jésus et son message sont indissolublement liés à l'Eglise, qui a une dimension sacramentelle et pas seulement institutionnelle. Elle est le lieu de l'écoute (obéissance) et se renouvelle toujours dans l'écoute. *Et après que le Seigneur m'eut donné des frères, personne ne me montrait ce que je devais faire, mais le Très-Haut lui-même me révéla que je devais vivre selon la forme du saint Evangile. Et moi je le fis écrire en peu de mots et simplement, et le seigneur pape me le confirma*.³ Son orientation personnelle, François la trouva donc dans l'Evangile de la mission (Mt 10,5-16) entendu le 24 février 1208 dans la petite église de la Portiuncula, alors qu'il était en pleine recherche.

La réforme des capucins

L'Evangile et l'imitation de Jésus-Christ, tels qu'on les trouve concrètement dans la vie de saint François d'Assise, sont des objectifs qu'on ne pourra jamais pleinement réaliser. Cette insuffisance et la tension qui en résulte ont constamment marqué l'évolution de l'ordre de saint François. Idéalistes et réalistes s'y sont toujours affrontés

pour réaliser concrètement l'idéal franciscain. D'un côté, on trouve ceux qui réclament une observance littérale de la règle de l'ordre, de l'autre, ceux qui défendent l'exigence de l'adaptation aux données humaines conjoncturelles.

De cette lutte séculaire est né, presque par hasard, au début du XVI^e siècle, l'ordre des capucins. Issus de la stricte observance, trois frères se sont retrouvés dans un ermitage avec l'intention de vivre la règle dans toute sa rigueur. Avec l'appui de la Duchesse de Camerino, Catherine Cibo, nièce du pape Clément VII, ils obtinrent une reconnaissance juridique avec la bulle pontificale *Religionis zelus* (3 juillet 1528). Pour résumer les idéaux fondamentaux de la réforme des capucins, il faut mentionner : la prière et la contemplation, la simplicité et la fraternité, l'amour des pauvres et des malades.⁴ Les premières constitutions de l'ordre remontent à 1536.

Dans notre pays, les débuts de l'ordre des capucins coïncident avec la Réforme et la Contre-Réforme. Le mouvement de réaction et de renouveau issu du concile de Trente a eu également des répercussions en Suisse centrale grâce à l'influence de l'évêque de Milan, Charles Borromée (1538-1584). Il était en relation avec les chevaliers Melchior Lussy de Stans, qui avait participé au concile de Trente comme délégué des cantons catholiques, et Walter von Roll d'Uri. Même si les franciscains étaient connus depuis longtemps en Suisse, où ils étaient établis dans les principales villes, Charles Borromée qui connaissait déjà les capucins dans son propre diocèse, les recommanda comme un des appuis pour la mise en œuvre de la réforme de Trente.

C'est ainsi que les habitants de Nidwald et d'Uri s'adressèrent à Charles Borromée et aux capucins pour demander la fondation de couvents au nord des Alpes. Les premiers capucins arrivèrent à Altdorf en

1581 et y vécurent d'abord dans un logement provisoire.

De 1582 à 1585, on construisit sur la colline du Allerheiligenberg, au-dessus du village, une église et un petit couvent. *Une fois installés, les frères eurent l'occasion de se consacrer à la prière et au recueillement, à l'observance des coutumes et de l'austérité de l'ordre. Très édifiants en tout, ils étaient appréciés de chacun*, peut-on lire dans un rapport datant de 1591.⁵ Mais des cinq premiers occupants, deux seulement comprenaient l'allemand, ce qui était un réel obstacle à l'exercice de leur ministère.

Dans les siècles qui suivirent, les capucins d'Altdorf furent surtout actifs au confessionnal et dans les paroisses comme auxiliaires et conseillers spirituels. Ils étaient proches du peuple, comme le montrait surtout leur engagement pastoral auprès des paysans et des travailleurs. La vie commune et la prière structuraient leur vie.

Une oasis de silence

Depuis l'automne 1997, le couvent d'Altdorf accueille des hommes en quête de silence, de recueillement et d'un climat spirituel. En 1973 déjà, le couvent d'Arth avait fait la même proposition jusqu'au moment où des problèmes de recrutement internes à l'ordre avaient entraîné la fermeture de la maison. De fait, il s'agissait, après le concile, de proposer une réflexion sur les origines. D'une part, on redécouvrait le style de vie et le rythme caractéristique de saint François qui alternait la présence au cœur du monde avec des séjours de plusieurs semaines dans des ermitages. D'autre part, les débuts de l'ordre des capucins s'imposaient avec plus d'évidence, en particulier le besoin de contemplation.

Le couvent d'Altdorf, la *Maison du recueillement*, offre donc aux frères capucins l'occasion de se retirer pour des séjours de plus ou moins longue durée.

Mais elle est aussi ouverte aux hommes de toutes conditions et confessions comme une oasis de silence.⁶ La communauté des capucins d'Altdorf *s'inspire de l'Évangile et de l'esprit de saint François. Elle puise sa force dans la prière personnelle, communautaire et contemplative. Elle se construit par le partage du travail, la détente et le dialogue. Dans un style de vie simple et respectueux de la création, elle fait route avec l'Église locale et avec les hommes en recherche.*⁷

L'expérience se révèle très positive pour nous, les frères. Mis à part les instants de contemplation, de prière et de silence volontairement recherchés, et en dehors des repas, on assiste à la vie d'une authentique communauté fraternelle et à des échanges multiples entre hôtes. A travers eux, nous faisons nôtres les misères et les joies de notre temps. Nous sommes également au service de la vie de l'Église locale à travers nos ministères dominicaux dans les paroisses, dans l'aumônerie de notre hôpital cantonal, dans les entretiens spirituels avec nos hôtes ou avec des personnes de l'extérieur. D'autre part, les travaux domestiques que l'on se répartit stimulent un style de vie fraternel et simple. Simplicité dans la prière, rencontres, travail et style de vie sont autant d'accès à un espace humain dans la complexité de notre temps.

R. O.

traduction : Gabriel Butty

¹ **François d'Assise**, *Ecrits*, in «Sources chrétiennes» n° 285, Cerf, Paris 1981, p. 181.

² Idem, p. 123.

³ *Ecrits*, idem, p. 207.

⁴ **Lazaro Iriarte**, *Der Franziskusorden. Handbuch der franziskanischen Ordensgeschichte*. Altötting 1984.

⁵ **Seraphin Arnold**, *Kapuzinerkloster Altdorf 1581-1981*. Schweizer Kapuzinerprovinz, Luzern 1981, p. 29.

⁶ La journée est ponctuée de trois temps de prière : une heure et demie le matin, un quart d'heure à midi et une heure le soir. Les prières du matin et du soir sont avant tout silencieuses : une méditation dans l'assise. A cela s'ajoute la célébration de l'Eucharistie, la récitation de psaumes, de prières méditatives et de chants. Entre chacun de ces temps de prière, on veille à maintenir des espaces de silence. Autre élément caractéristique : le repas, pris en commun, ouvrant au dialogue et à l'échange spontané. Les autres moments sont considérés comme des temps de silence. Pour les frères, ce sont des temps de travail ; pour les hôtes, c'est du temps disponible qu'ils peuvent organiser et combler par la méditation, le repos, des lectures, des promenades...

⁷ Tiré de la brochure de présentation de «Haus der Stille».

VACANCES D'ÉTÉ

Chers lecteurs et lectrices,
nous vous souhaitons un bel été
et nous vous informons que :

**l'administration et la rédaction
de *choisir*
ainsi que le CEDOFOR
(bibliothèque et documentation),
seront fermés à partir
du vendredi 30 juin, à 17h.**

Réouverture :
**administration et rédaction,
le mercredi 2 août, à 8h30 ;
CEDOFOR, le mardi 15 août, à 9h.**

Au nom des douze apôtres

Develier

par Michèle FRINGELI, journaliste, Delémont

La chapelle de Develier-Dessus, avec son chemin de l'unité qui la relie au Carmel Notre-Dame de la Solitude, redeviendra-t-elle ce lieu de pèlerinage qu'elle a été au XIX^e siècle ? La réponse est double et postule des conditions préalables. Si les communautés chrétiennes jurassiennes entretiennent le feu allumé la veille de Pâques 1993, si elles poursuivent leur sentier intérieur d'unité, alors la chapelle redeviendra lieu de pèlerinage pour les communautés catholiques et orthodoxes. Et pour les réformés, elle sera un lieu de culte et de rassemblement. Lieu de culte pour les familles protestantes du hameau jurassien et chapelle dans laquelle se dérouleront en priorité les activités œcuméniques. Un de ces endroits nouveaux qui répond à une quête intérieure de sens. Et qui va différer, par sa dimension œcuménique, des lieux de pèlerinage jurassiens tels le Vorbourg à Delémont, Saint-Fromont à Bonfol ou Notre-Dame de Lorette à Porrentruy.¹

Feu nouveau. Chapelle vide comme le tombeau du Christ. Pâques 1993. Nous nous trouvons dans un hameau jurassien, un peu en retrait de la route qui mène au col des Rangiers. Non loin du Carmel de Develier. Trois communautés paroissiales catholiques participent à une cérémonie. La première autour de cet édifice religieux qui va être restauré et dont la vocation sera l'unité des chrétiens.

Construite en 1837, la chapelle de Develier-Dessus est de style néo-classique. Bénie en 1838 par le curé-doyen de Delémont, l'abbé Friat, elle est dédiée à sainte Philomène. La chasse qu'elle contient est une reproduction de celle de Mugnano et l'œuvre de M. Faller d'Arlesheim. Un tableau d'un artiste de Munich montre la Vierge immaculée. Ce qui explique la double dédicace à sainte Philomène et à l'Immaculée conception.

Dès 1938, la chapelle est l'objet de dévotions particulières. Une dévotion rapportée par des pèlerins d'Ars, nous disent les notes historiques, qui précisent : *Nombreuses sont les faveurs célestes obtenues dans cette humble chapelle.* En témoignent les ex-voto et les inscriptions apposées sur les murs même de la chapelle. Dans les textes de l'historien Louis Vautrey, on peut lire : *Ce sanctuaire est un but de pèlerinage assez fréquenté. Il est surtout d'une grande utilité aux habitants de Develier-Dessus, qui s'y réunissent pendant le carême et le mois de Marie, et les dimanches et fêtes pour la prière du soir.*

Propriété de la commune ecclésiastique catholique-romaine de Develier, elle ne subira que quelques travaux d'entretien extérieur. Elle tombera un peu en désuétude, jusqu'à Pâques 1993.

L'équipe pastorale du secteur, emmenée par les abbés Edgar Imer et Maurice Quéloz, a su faire de cette restauration un véritable retour aux sources chrétiennes. Les démarches symboliques n'ont pas manqué. La première a sans doute été la réalisation d'une icône orthodoxe par l'artiste Ursula Tissot, pasteur de l'Eglise réformée. Une icône itinérante, qui, avant de se tenir définitivement dans la chapelle, a transité par les familles des trois paroisses du secteur, à savoir, Courfaivre, Courtételle et Develier.

Les deux confessions ont beaucoup à apprendre de l'icône et de l'aspect spirituel de sa création, disait Ursula Tissot alors qu'elle créait l'icône. Les paroissiens ont eu l'occasion d'apprendre, par des conférences et des prières communes autour de l'œuvre, que ce qui justifie l'icône est l'incarnation du Christ. Le Christ, image de Dieu fait homme. L'homme appelé à devenir image de Dieu en contemplant le Christ. Et la finalité orthodoxe : l'homme devient porteur du Christ et, de ce fait, se trouve peu à peu transfiguré.

Partages et échanges

Des pèlerinages et des rencontres ont également été organisés vers cette chapelle que les chrétiens de diverses communautés et Eglises, notamment réformées, restauraient de leurs mains. Des conférenciers ont été accueillis dans les paroisses. Ils ont expliqué et montré la richesse et la différence de leur rite. C'est le cas de Mgr Bernard Dupire, prêtre catholique de rite byzantin, responsable du Foyer franco-russe à Paris. Ce fut le cas également de son Eminence le métropolite Damaskinos, responsable de l'Archevêché orthodoxe de Suisse. En retour, les trois paroisses se sont rendues en pèlerinage au siège du métropolite, à Chambésy, à l'occasion de la saint André. On pourrait allonger la liste de toutes les connaissances acquises et de

Charte de la chapelle

La rénovation de la chapelle de Develier-Dessus a mûri dans les cœurs comme le projet de la Providence pour que le Christ, source de paix et d'unité, soit reconnu par tout homme de bonne volonté comme rédempteur de ce monde blessé. Au cœur des divisions de toutes sortes, l'appel du Seigneur est lancé à la réconciliation. Lieu de prière et de pèlerinage, cette chapelle catholique se veut être un lieu d'accueil où la bienveillance et le respect à l'égard de tous, de toutes situations et de toutes confessions chrétiennes, doivent être de mise. Les chrétiens et leurs pasteurs qui rénovent ce sanctuaire souhaitent ardemment qu'aucune démarche de syncretisme religieux n'entraîne la confusion et ne vienne troubler la paix de ce lieu béni.

Que la Mère de Dieu, Notre-Dame du Carmel, veille sur ce sanctuaire où tout homme proche ou loin du Christ est le bienvenu.

toutes les richesses découvertes lors de ces partages et de ces échanges.

Quel est l'avenir de la chapelle ? En 1993, la communauté orthodoxe jurassienne n'était pas constituée. C'est chose faite aujourd'hui. Première bonne nouvelle : les orthodoxes utiliseront la chapelle pour leurs célébrations. Du côté réformé, le pasteur Marc Seidler de Porrentruy va réserver la chapelle pour les Foyers mixtes et pour l'Action chrétienne pour l'abolition de la torture (ACAT). Il s'y rendra avec le Conseil de paroisse pour un moment de méditation. Un baptême dans une des familles réformées du lieu vient de s'y dérouler.

Quel est l'œcuménisme qui sous-tend toutes ces démarches ? Une lettre signée

des prêtres et pasteurs des Eglises catholique et réformée locales, ainsi que du métropolitain Damaskinos, et déposée dans la chapelle l'explique. (...) *Chrétiens en chemin, en désir, que s'accomplisse la volonté du Seigneur : «Que tous soient un». Nous ne voulons pas poser des gestes irrespectueux du dialogue interconfessionnel actuel. Il faut s'attendre les uns les autres et cheminer ensemble dans l'Amour et la Vérité. C'est pourquoi, vos prêtres et pasteurs vous proposent de ne pas pratiquer l'inter-communion aux célébrations eucharistiques ou saintes cènes, mais d'offrir au Seigneur la souffrance du cœur comme un appel pour que le Seigneur de l'Eglise réalise en son corps, par la sanctification du vivifiant Esprit, l'unité demandée au Père de toute tendresse, de qui vient tout don parfait.*

Pour l'abbé Edgar Imer, le chantier spirituel de la chapelle a été *décapant*. *Beaucoup d'amitié et de respect de l'autre sont nés de tout cela. Nous nous sommes enrichis non seulement des richesses des autres, mais aussi de leurs pauvretés.* Le pasteur Marc Seidler raconte une démarche qui en dit long sur les pas accomplis : *Nous avons participé à un Angélu. Nous avons pu voir dans la foi de l'autre que quelque chose se vivait profondément, alors que nous ne pouvions pas le vivre nous-mêmes (...)* *Nous devons aussi arriver non seulement à admirer la foi de l'autre mais à avoir assez de confiance et d'amour pour lui dire aussi ce qui ne va pas.*

Les pierres de l'unité

Cette aspiration à l'unité se retrouve jusque dans l'histoire peu banale des pierres de la chapelle. Le sol est en effet pavé de dalles gravées au nom de toutes les paroisses du Jura pastoral (72). Les pierres des douze apôtres ont voyagé dans

les communautés chrétiennes, parmi les prières et célébrations. La pierre d'André est arrivée de la communauté orthodoxe de Chambésy. Celle de l'apôtre Paul, confiée à l'Eglise réformée, a fait halte à Delémont, Porrentruy et Saignelégier. La pierre de Thomas vient de l'Eglise catholique-chrétienne. Celle de Pierre représente le diocèse de Bâle, donc l'Eglise catholique romaine. Les sœurs du Carmel de Develier ont apporté la pierre de Jean ; les bénédictins de Port-Valais, présents au sanctuaire du Vorbourg, celle de Philippe. Les sœurs de Grandchamp ont déposé la pierre de Jacques le Majeur et l'Ecole de la foi et des ministères, la pierre de Barthélémy.

Quant aux quatre apôtres restants, ils représentent les lieux géographiques du Jura : Matthieu pour l'Ajoie, Matthias pour les Franches-Montagnes, Simon pour le Jura bernois et Bienne et Jude pour Delémont.

Le souhait de tous ceux qui ont participé à cette démarche ? Que la chapelle de l'unité ne devienne pas un alibi œcuménique mais que des personnes de toutes les communautés chrétiennes la portent dans leur cœur et la promeuvent comme un véritable lieu de prière, de recueillement et de chemin vers l'unité.

M. F.

¹ Le 25 juin dernier, la Chapelle de l'Unité a été inaugurée. Elle a été dédiée aux douze apôtres qui représentent la plénitude de l'Eglise dans la diversité des cultures et des ministères. Elle contient des reliques des saints Urs et Victor, les deux martyrs patrons du diocèse de Bâle, et de saint Nicolas de Flue, l'homme de paix, de communion et d'unité par excellence. Son autel a été consacré par Mgr Kurt Koch, évêque de Bâle. Le 25 juin toujours, les clefs de la chapelle ont été remises aux communautés sœurs catholiques-chrétiennes, orthodoxes, réformées et salustistes.

Les jeunes, un défi pastoral

par Anne-Claire RIVOLLET,* Genève

La pastorale de la jeunesse est une proposition qui doit se faire à la fois avec ouverture et fermeté si elle veut rejoindre la liberté individuelle et en même temps l'exigence de la demande. Car les jeunes¹ prient, croient, cherchent, comme l'ont montré des récentes enquêtes en Suisse, mais on ne les voit plus dans nos édifices ; ils se disent de l'Eglise, mais ils ne sont plus dans les églises. Nous ne pouvons plus compter sur une pastorale massive et donc visible.

Le 15 août 2000 s'ouvriront sur la place St-Pierre et St-Jean-de-Latran les XV^e Journées mondiales de la jeunesse (JM), rassemblement impressionnant de jeunes venus de tous horizons géographiques et spirituels. La dernière rencontre mondiale de ce type avait enflammé la capitale française en 97 et son succès ne cesse depuis d'interpeller les communautés catholiques locales : les jeunes sont présents pour les JM, mais dans nos églises, où sont-ils ?

Le jeune croyant d'aujourd'hui est difficilement identifiable aux générations qui l'ont précédé. Le pratiquant régulier, *je vais à la messe, je constitue la communauté*, n'existe quasiment plus. Ce n'est pas parce qu'une croyance nous anime que nous appartenons à une communauté. Bien que la «civilisation paroissiale» semble toujours la stratégie pastorale idéale, nous nous trouvons désormais devant la nécessité de respecter la liberté que les nouvelles générations ont prise : dorénavant, on va à la messe, *si j'en ressens le besoin*.

L'institution ecclésiale est devenue un réservoir de sens, d'interprétation et de symbolique, dans lequel on peut puiser des repères utiles pour alimenter notre spiri-

tualité, façonner notre propre point de vue ou encore affiner notre position éthique et sociale. Mais l'Eglise n'est plus un lieu qui permet une identification, d'ailleurs elle ne suscite presque plus de désir d'appartenance. La foi aujourd'hui ne se traduit plus par une trajectoire balisée (catéchèse, communauté, rites) dont la pratique marquerait une identité stabilisée. Le «religieux», le «croire» des sociétés modernes est en mouvement.

Peuple de pèlerins

Ce mouvement est concrétisé chez le jeune croyant par la recherche d'expériences diverses. Quand son parcours s'organise, ce qui n'est pas toujours le cas, il va expérimenter son «croire» à travers de

* Anne-Claire Rivollet est accompagnatrice de jeunes et co-responsable de la pastorale des 15-25 ans. L'ensemble de la réflexion de son article a pour origine un ouvrage de **Danièle Hervieu-Léger**, *Le Pèlerin et le Converti, la religion en mouvement* (Flammarion, Paris 1999) dans lequel elle analyse les motivations qui poussent les jeunes croyants à vouloir être de cette Eglise rassemblement.

nombreuses façons de vivre sa quête, et ainsi constituer sa propre identité spirituelle. Ce n'est plus une instance extérieure qui lui donne une façon de croire, mais c'est un régime intérieur qui valide ses expériences et leur donne un sens.

Le jeune n'a donc pas besoin d'être attaché particulièrement à une forme de communauté pour développer son identité religieuse ; il «gère» son expérience de façon purement autonome. Il va là où il estime recevoir ce qui lui convient et ce ne sont pas les propositions qui manquent : séjours dans un monastère, camps sportifs ou itinérants, parcours bibliques/théologiques, liturgies, expériences dans d'autres religions, etc.

Souvent, la création d'une «communauté de pairs» accompagne ces démarches. Cette validation mutuelle permet d'orienter ou d'approfondir l'autovalidation spontanément faite de l'expérience. Ces communautés de proximité sont plus ou moins bien insérées dans la communauté ecclésiale, mais sans chercher à lier validation institutionnelle et validation individuelle. Ce nouveau profil du croyant peut prendre, comme le propose Danièle Herveu-Légier, la dénomination de «pèlerin».

De fait, l'expérience n'est que le détonateur de l'élaboration de l'identité spirituelle, une dynamique intérieure qui recouvre quatre dimensions particulières. La dimension communautaire, celle des pratiques religieuses qui permettent de vivre une religion «formelle» et donc de s'identifier à une tradition (ex. être confirmé). La dimension éthique : accepter les valeurs d'une tradition religieuse, s'identifier à elles, mais sans vouloir appartenir à cette religion (ex. reconnaître dans l'Évangile une éthique d'amour mais refuser une appartenance chrétienne). La dimension culturelle : admirer l'héritage religieux par sa dimension artistique et littéraire, et fonder ainsi sa recherche mystique. Et enfin la dimension émotionnelle,

lorsque l'expérience d'un «nous», d'une communion collective, engendre une identification spirituelle personnelle. C'est à travers ces dimensions que l'identité religieuse du jeune adulte se constitue.

En fonction de l'âge, des attentes sociales et spirituelles, de l'environnement et des conditions de l'expérience, les aspirations des jeunes s'orientent avec des accents particuliers. Une identité structurée uniquement à partir de l'une des dimensions est en soi légitime, mais est-elle durable ? Si la quête spirituelle ne peut se distancer de l'expérience vécue et investie, pourra-t-elle développer des critères pour assimiler les expériences suivantes, et principalement celles qui ne correspondent pas aux attentes et qui sont, par conséquent, plus difficiles à investir ?

Ancrer l'expérience

L'enjeu pastoral réside dans la nécessité de permettre un équilibre des différents pôles, de manière à développer ainsi une identité fortifiée et ouverte à d'autres expériences, même si l'attachement actuel des jeunes à l'expérience individuelle remet en question nos stratégies paroissiales traditionnelles.

Il s'agit là d'un enjeu que la «communauté de pairs» va pouvoir développer. Parce qu'on se retrouve autour d'un vécu qui correspond au besoin mutuel, on pourra alors entendre une parole qui provoque un approfondissement de sens. C'est l'objectif visé par des propositions telles que celle d'une messe des jeunes : on part d'une aspiration partagée (musique, démarche concrète, intérêt social) pour y porter en écho une parole et une symbolique qui s'intègrent complètement. La parole (biblique en l'occurrence) se reçoit d'une façon plus concrète et peut être assimilée plus aisément dans la vie quotidienne.

Ce réinvestissement de la Parole est aujourd'hui une quête non négligeable des jeunes, et comprend une exigence à laquelle nous ne pouvons pas nous soustraire. Il s'agit certainement d'une des clés par laquelle nous pouvons permettre à la dimension personnelle et mutuelle de l'identité religieuse de rencontrer la dimension plus globale, que nous pourrions appeler institutionnelle, au sens de l'héritage de la tradition religieuse : celle que porte la Parole.

Les jeunes aujourd'hui sont loin d'être en rupture totale avec la dynamique ecclésiale. Ils sont à la recherche du renouvellement d'une pratique qui est certainement devenue beaucoup trop implicite dans son engagement quotidien et donc qui n'a plus de sens immédiat. Si une expérience forte leur permet de s'attacher au Christ, ils se découvriront alors porteurs d'une Parole : saurons-nous alors leur faire découvrir qu'ils appartiennent en cela à un Peuple ?

Les JMJ, un terrain d'expériences

En rejoignant la dimension «pèlerine» de l'identité spirituelle des jeunes croyants, en élargissant les représentations ecclésiales par leur catholicité, en affirmant une appartenance communautaire, les JMJ entrent directement dans ce que l'approche sociologique met en évidence de la construction de l'identité spirituelle des jeunes adultes.

Les enseignements et les eucharisties seront donnés par des évêques et quelques grands témoins de la foi. Le but est d'aider le jeune à intégrer, au sein même de l'expérience spirituelle, une Parole et des principes de foi. Ces catéchèses seront aussi l'occasion de vivre une Eglise physiquement différente puisque, très nombreux, les jeunes seront assis par terre et rempliront pendant trois matinées toutes les églises de la ville. Les partages en groupes prévus à la

suite des enseignements seront des lieux d'intégration importants et d'échange.

Il y aura ensuite le Festival de la jeunesse (conférences, veillées de prières, adorations eucharistiques, expositions, café rencontres, accueil et sacrements, etc.). Autant de propositions d'expériences spirituelles faites par toutes sortes de communautés religieuses, mouvements, ou associations de jeunesse, parfois antagonistes, allant de l'Action catholique à la Communauté du Verbe de Vie, en passant par l'Opus Dei ou le Réseau ignatien. Il y aura donc pour les jeunes la possibilité de découvrir ou de former une communauté de pairs, à travers l'une ou l'autre de ces propositions.

Pour la dimension émotionnelle de l'expérience, il y aura la veillée des témoins et l'eucharistie d'envoi. Avec le sacrement de la confirmation, signe de l'ancrage de chacun dans la communauté et de son envoi au nom de tous, les jeunes seront invités à découvrir comment on peut se porter les uns les autres dans l'expérience de la foi.

Les démarches mutuelles et personnelles seront donc largement constitutives de la démarche institutionnelle fondatrice. L'ensemble sera encore renforcé cette année par le fait même de venir à Rome, *ville sanctuaire où les mémoires vives des apôtres Pierre et Paul et des martyrs rappellent aux pèlerins la vocation de chaque baptisé*, comme le dit Jean Paul II dans son message à l'occasion des XV^e JMJ. Faire cette démarche de pèlerinage signifie donc se reconnaître aussi membre d'un peuple, de son histoire et de ses racines.

Pour que l'expérience spirituelle forte vécue à Rome puisse trouver un suivi, nous devons lui permettre de s'équilibrer à l'intérieur des quatre dimensions du processus d'identification : communautaire, éthique, culturelle et émotionnelle. L'annonce de la foi, qui sera demandée dans la célébration de clôture des JMJ, devra également être reçue par la communauté locale. C'est là

que devra se développer le désir d'approfondir le sens de ce vécu exceptionnel et ainsi trouver quelques clés pour l'intégrer à une dimension quotidienne.

C'est donc une ecclésiologie renouvelée qui se joue avec ce défi pastoral : comment, à travers une proposition institutionnelle telle que les JMJ, pouvons-nous donner aux jeunes d'être des pierres vivantes d'une Eglise «Peuple de Dieu»

qui pousse des racines, d'une Eglise «Temple de l'Esprit» où résonne une Parole, et bâtisseurs d'une Eglise «Corps du Christ» qui dit une pluralité ?

A.-Cl. R.

¹ Dans l'ensemble de ce texte, «jeunes» se rapporte aux 18-30 ans.

Hubert Herbreteau

Les chemins de l'expérience spirituelle
Repères pour accompagner les jeunes
 De l'Atelier, Paris 2000, 144 p.

Ce livre décrit l'apostolat de formation spirituelle auprès des jeunes de 16 à 20 ans du point de vue de l'accompagnateur auquel s'adresse l'ouvrage. Après une lecture du biotope social où «baignent» les jeunes en question, l'auteur se réfère à quelques éléments clefs de la spiritualité ignatienne (Exercices spirituels, relecture, examen...) comme pédagogie adéquate pour eux d'une (re)découverte et stimulation de la vie chrétienne. Il s'arrête intelligemment sur la notion d'*expérience*, mentionne les *moyens* dont éducateurs et autres aumôniers peuvent avoir besoin dans leur travail, et s'attarde sur les images de Dieu à re- ou déconstruire, avant de disserter sur la prière. Des références bibliques fleu-rissent le texte, par ailleurs clair et simple.

Si l'expérience personnelle de l'écrivain ressort dans un certain réalisme de son analyse, ses conseils aux accompagnateurs sont laconiques, voire un peu banals. S'y ajoute un penchant pour l'automatisme syllogistique. Son goût pour les explicitations étymologiques de certains vocables «académise» un peu le texte. Les aphorismes des jeunes interviewés aèrent le livre mais semblent cependant un peu édulcorés ou trop polis (dans les deux sens du terme !). Des résumés conclusifs, faisant charnière entre les trois parties de l'ouvrage, enfilent les mièvres platitudes qui le rendent un peu insipide.

L'objet d'étude est exclusivement porté sur les 16-20 ans qui se disent chrétiens et croyants. Au fil des pages, le lecteur voit se profiler ces masses d'adolescents de bonne famille, au penchant néo-catéchuménal de la France catholique, à l'instar des JMJ. On peut regretter que l'approche missionnaire auprès des autres jeunes, non croyants, non catholiques, mais majoritaires et compagnons de ceux-là, fasse défaut. Une légère effluve de paternalisme ressort de temps à autre, rappelant ainsi que la limite entre sollicitude et condescendance, dans un apostolat auprès d'une population ciblée, est mince, mais bien réelle, et donc toujours à vérifier.

Cet ouvrage peut aider à systématiser l'expérience apostolique d'accompagnant de jeunes chrétiens. Mais il requiert un complément indispensable pour exprimer l'hétérogénéité de la jeunesse en quête de sens.

Thierry Schelling

On nous écrit...

...à propos de l'islam en Suisse

La tonalité de cet article (*choisir*, n° 486, pp. 18-21) ne me paraît pas respectueuse des réalités qu'elle évoque. On a droit une fois de plus au discours piège qui, d'un côté, minimise l'attitude négative de l'islam d'hier et d'aujourd'hui envers le monde judéo-chrétien et, de l'autre, culpabilise les Occidentaux avec leurs «stéréotypes» sur les musulmans, leur manque d'accueil, leur intolérance à l'égard des adeptes d'une religion soi-disant si proche de la leur, etc.

D'entrée de jeu, l'article démarre mal : l'auteur annonce 200 000 à 250 000 musulmans en Suisse en 2000... or, c'est le chiffre d'il y a sept ou huit ans en arrière ! La courbe de progression de la population musulmane en Suisse est connue, il suffit de se référer aux statistiques fédérales de chaque année. (...) On est effectivement passé de 16 500 musulmans en 1974, à environ 400 000 à 450 000 vingt cinq ans plus tard. La progression fulgurante de cette religion en Suisse n'en fait pas la troisième religion, comme l'affirme M. Mahnig, mais bien la deuxième, après le christianisme ; ce qui est différent... (...)

Il faut aussi parler des clichés tenaces et néfastes entretenus par l'islam à l'égard des juifs et des chrétiens. Il n'est pas sans conséquences d'accorder une telle place en Suisse à des gens qui affirment que nous sommes des falsificateurs de l'Écriture sainte (la seule valable étant le Coran, émanant directement d'Allah) et qui considèrent les non musulmans comme inférieurs et même comme impurs (ce qui explique l'exigence de cimetières séparés). (...)

Alors que le respect des droits de l'homme est invoqué dans l'article, mais seulement de la part des Suisses qui accueillent les musulmans, pas un mot n'est dit sur le fait que les pays musulmans ne reconnaissent pas la charte universelle des droits de l'homme et qu'en raison de la charia, il y a des critères particuliers pour traiter la personne humaine ainsi que les non musulmans dans un environnement islamique. Même en Grande-Bretagne, les musulmans immigrés, organisés et relayés, exigent déjà des tribunaux différents de ceux du Royaume et une cour islamique prétend régenter les comportements des musulmans sur des bases autres que celles de la légalité démocratique communément admise. (...)

Ramener les réactions de réserve des citoyens suisses à de la pure xénophobie semble un peu court à l'époque d'Internet où tout ce qui se passe dans le monde est connu d'un bout à l'autre de la planète, y compris et surtout lorsqu'il s'agit d'exactions commises contre des chrétiens au nom de l'islam (ou d'un islam). (...)

Quant au travail d'information que devraient faire les Églises, selon M. Mahnig, il est effectivement urgent de passer du discours lénifiant et lisse à la vraie réflexion basée sur l'étude des rapports anciens et actuels entre islam et chrétienté, une meilleure connaissance de la tradition religieuse et sociale musulmane (Coran et charia), pour que les enjeux véritables de ce débat soient mis en lumière, et qu'alors l'incontournable respect évangélique des personnes puisse s'appliquer, mais sans culpabilisation masochiste et sans naïveté politique.

Abbé Alain René Arbez
membre de la Commission islam de Migratio (Lucerne)

Sartre, oscilloscope d'un siècle en ébullition

par Denis BERTHOLET,* Genève

C'est le destin de toute pensée, de toute philosophie de vieillir. Celle de Sartre, suppose-t-on, aurait vieilli à grande vitesse. La chute du Mur, l'effondrement du monde communiste auraient en quelque sorte invalidé ou «délégitimé» l'essentiel de son œuvre. Exit Sartre, frappé de nullité par l'histoire. Il y a quelque chose de vrai dans ce triste destin posthume. La fin de la guerre froide a accéléré le processus de mise en question de la pensée sartrienne. Elle a imposé, à peine dix ans après la mort de l'écrivain, un changement radical de perspective sur ce qu'il a laissé. Ce retournement a accéléré les réexamens et réévaluations que subit toute œuvre. Mais cela ne veut pas dire que celle de Sartre vieillisse plus vite qu'une autre. Après tout, un réexamen peut être le point de départ d'une nouvelle jeunesse. Prendre ses distances n'est pas enterrer.

Grosso modo, la fin des années 1980 et les années 1990 ont vu fleurir des études relativement convenues, décrivant les erreurs de Sartre et les confrontant à la lucidité de Raymond Aron. Pour la mémoire de celui-ci, cet exercice a sans doute été aussi juste que bénéfique. Pour la postérité de celui-là, je ne pense pas qu'il revête une grande signification. Ce n'est pas en 1989 qu'il fallait découvrir qu'il se trompait, mais en 1954, 1968 ou 1972. Les études des années 1990 ont prouvé ce qu'on savait depuis longtemps et n'ont guère fait avancer le dossier. Leur valeur est plutôt incantatoire que scientifique.

Peut-être leur principale vertu, en fin de compte, est-elle d'avoir donné à quelques-uns l'envie d'y aller voir, et d'avoir ainsi créé les conditions d'un renouvellement de la critique sartrienne. Mais il ne saurait être question ici de proposer une lecture ou un *digest* des ouvrages parus récemment autour de Sartre. Le problème est plutôt de savoir par quel bout et sur quelles bases on

peut aujourd'hui empoigner le philosophe, sur quel terrain et en quoi la connaissance de son œuvre peut se révéler féconde.

«Des» Sartre

Si l'on veut lui rendre justice, il faut le suivre dans la variété des époques qu'il a traversées et des genres qu'il a illustrés. Cela veut dire que Sartre est multiple. L'existentialiste ne se confond pas avec le marxiste, le critique d'art ou le romancier ne se saisissent pas de la même manière que le directeur de revue. Ce point n'est pas innocent. Dire que Sartre est multiple n'est pas un truisme. C'est prendre le contrepied du discours qui a prévalu pendant

* Denis Bertholet est historien et biographe. Il vient de faire paraître une remarquable biographie de Jean-Paul Sartre, intitulée *Sartre* (Plon, Paris 2000, 596 p.). On lui doit aussi une biographie de Paul Valéry (*Paul Valéry*, Plon, Paris 1995).



Le silence de Sartre ? «Il ne possédait pas les moyens de distinguer le nazisme d'un autre régime.»

trente ans. Depuis Francis Jeanson, dans les années 1950, jusqu'à Michel Contat, à partir des années 1970, les spécialistes ont affirmé que Sartre était, comme la Révolution française selon Clémenceau, un tout dont on ne saurait rien distraire. Sartre était à prendre ou à laisser en bloc. De *La Nausée* à *L'Idiot de la famille*, de *L'Être et le néant* à la *Critique de la raison dialectique*, la trajectoire de Sartre répondait aux exigences les plus rigoureuses de cohérence interne. Elle était une, nécessaire, exemplaire. Tout y entraînait en résonance avec tout.

Partir de l'idée que Sartre n'est pas une cathédrale ne simplifie pas la tâche, dans la mesure où son œuvre s'est construite en un mouvement de création continu, dans lequel un moment en appelle un autre sans que jamais Sartre ne reprenne son souffle

(cette «relance» incessante de la machine productive produisant, précisément, l'impression d'unité). Chacun de ces moments, pourtant, doit être saisi en tant que séparé des autres, parce qu'il correspond à une œuvre séparée, achevée ou non. Comment Sartre respire-t-il, ou plutôt quel Sartre respire-t-il dans un roman ou un article militant, dans un drame écrit pour une scène parisienne ou un essai philosophique ? A le suivre dans la diversité d'horizons dans lesquels il s'est intellectuellement et littérairement imposé, le chercheur ne peut que s'exposer au meilleur : il découvrira que Sartre n'est pas un penseur «unidimensionnel», qu'il s'exprime sur des modes et à des niveaux extrêmement variés. Si Sartre est un, alors sa pensée est à jeter, dès l'instant où elle s'est ouverte sur la politique et ses erre-

ments. Si Sartre est plusieurs, alors son œuvre est une ville à explorer, un ensemble qui autorise tris et choix, rejets et coups de cœur.

Libérer l'œuvre de son auteur

A cet égard, les nombreux travaux publiés depuis quelques années sur *Les Mots* sont probants. L'œuvre a été perçue tantôt comme une sorte d'hommage à la littérature, ainsi que Sartre désirait que le public «bourgeois» la voie, tantôt comme une sorte d'ouvrage politique déguisé, telle que Sartre voulait qu'elle fût. La glose sur *Les Mots* a aujourd'hui permis de débarrasser ce texte de la gangue d'interprétations et d'images contradictoires dans laquelle Sartre l'avait lui-même emprisonné. Ce travail a rendu à l'œuvre sa force propre. Du point de vue de la biographie, celui que mes propres ambitions m'ont amené à privilégier, on peut y déchiffrer les stratégies qu'un homme, à l'époque de la psychanalyse, est amené à mettre sur pied, à la fois pour comprendre et pour se dissimuler les ressorts de sa propre histoire. Du point de vue de l'histoire littéraire, l'ouvrage occupe une place privilégiée dans la compréhension d'un genre, l'autobiographie, dont il démonte et éclaire les mécanismes les plus subtils. Au-delà, il pose des questions sur le fait littéraire lui-même, sur l'écriture et le style, sur l'ironie et la naissance de la fiction, etc. Les approches peuvent et pourront sans doute se diversifier *ad libitum*.

Il y a un brin de mauvaise foi à recourir à l'exemple des *Mots*, réputé le plus «littéraire» des livres de Sartre. Prenons une pièce peu connue et généralement décriée, *Nekrassov*. On peut la comprendre à la mode du XX^e siècle, c'est-à-dire dans la perspective de la guerre froide. On y voit une histoire grotesque d'espions et de trans-

fuges, de journalistes et de grévistes. C'est une comédie peu convaincante, qui met le spectateur mal à l'aise, parce que la construction dramatique repose sur des simplifications outrageusement idéologiques. Mais l'outrage repose sur des riens : quelques mots, quelques expressions ou tournures fortement datées (Sartre songe à l'affaire Kravchenko). Si l'on déplace l'accent, ces scories des années 1950 s'effacent, la pièce s'éclaire, personnages et situations se mettent à vivre, et une excellente comédie émerge. Un metteur en scène sensible, aujourd'hui, pourrait lui offrir une seconde jeunesse. Il ne s'agit pas d'affirmer que l'arrière-plan idéologique de la pièce est recommandable : il ne l'est pas, et ne le deviendra jamais. Il s'agit en revanche de ne pas nous laisser aveugler par des passions datées et de voir ce qui demeure, une fois sortis de leur champ d'action.

Ces exemples ne tendent-ils pas à dire que l'œuvre de Sartre devrait être libérée de son auteur ? A bien des égards, oui. Parce qu'il en a trop souvent guidé la lecture, rétrospectivement, à la lumière de principes politiques délirants. Parce qu'il a trop souvent cédé à la complaisance et raconté aux journalistes et commentateurs ce qu'ils avaient envie d'entendre. Sartre a mis en place une *vulgate* qu'il convient aujourd'hui de mettre à l'écart si nous voulons retrouver la fraîcheur de ses écrits et déployer les discours critiques à partir d'un point de vue qui soit nôtre.

Reste qu'il y a dans sa vie une cassure. Il a échoué à élaborer une Morale. Le Sartre d'avant l'échec élabore une philosophie du sujet dans *L'Etre et le néant*. Le Sartre d'après l'échec élabore une philosophie de l'histoire dans la *Critique de la raison dialectique*. Si l'on part de l'idée que ces deux moments ne se complètent pas mais s'opposent - une philosophie de la liberté, puis une morale de l'asservissement - force est de porter un regard contrasté sur leurs contenus respectifs.

Le penseur de la liberté s'inscrit dans le courant phénoménologique. Celui de la nécessité historique, dans la tradition marxiste. Les philosophes de tous bords n'ont sans doute pas fini de clamer son originalité ou de dénoncer sa vacuité. La distance devrait nous inciter à reprendre la question sous un autre angle. Est-il bien nécessaire de savoir si Sartre fut un «bon» phénoménologue ou un «bon» marxiste ? Il est temps de nous éloigner des œuvres et de leur strict contenu pour tenter de comprendre comment, dans et par l'ambivalence de son regard, il a en quelque sorte vécu et résumé les drames du siècle.

Un penseur sous tension

Au-delà du retour aux œuvres et à leur diversité, un champ d'investigation s'ouvre ici, qui ne se confond pas avec l'étude de la réception de la pensée de Sartre. Il s'agit de saisir, à l'intérieur même de cette pensée, la nature et le sens des tensions innombrables qui la traversent. Sartre est un oscilloscope, qui enregistre le moindre frémissement du champ de forces à l'intérieur duquel il est placé, et le traduit immédiatement en idées. Ses passions sont celles de son époque, ses emportements ceux de ses contemporains. Ses échecs et ses réussites, ses contradictions et ses accomplissements sont ceux de l'histoire intellectuelle du siècle. En ce sens, on peut prendre Sartre comme un symptôme. Il n'est pas seul en jeu. Ses formulations sont construites avec le matériau que lui fournit l'époque, ses efforts reprennent et continuent le mouvement général de ce qu'on eût appelé, jadis, la vie de l'esprit.

Essayer de comprendre Sartre, dans cette perspective, est un défi. Cela revient à tenter de saisir de l'intérieur la logique du siècle écoulé. Cela revient, plus précisément, à éclairer la genèse morale du

totalitarisme. Les témoignages d'anciens compagnons de route ou de militants «repentis» abondent. La plupart du temps, leurs explications sont d'une affligeante pauvreté. Par analogie avec le phénomène religieux, ils évoquent l'esprit de croyance ou le besoin d'espérer, le sentiment d'appartenance ou celui d'exaltation. Aucun, que je sache, n'a eu le courage de prendre le scalpel et de se faire, comme disait Musil, son propre «vivisecteur».

Chez Sartre, tout est là, dans la tension qui l'habite et le pousse à sauter d'une interrogation à l'autre et d'un ouvrage à l'autre. Nous pouvons aujourd'hui déchiffrer tout ce qu'il a écrit et dit, comme la traduction d'un discours qui n'apparaît nulle part ailleurs, celui des espoirs et des doutes qui traversent une société, de la souffrance et des efforts sans cesse renouvelés des hommes pour comprendre leur environnement. Au fond, la grande vertu de Sartre est d'utiliser à fond l'outillage intellectuel de son temps, de le pousser jusqu'à ses extrêmes limites, et de faire ainsi apparaître, de toutes parts, ses pouvoirs comme ses faiblesses, sa capacité de rendre compte du monde comme son impuissance à le maîtriser.

L'élucidation des liens profonds qui attachent Sartre à son temps reste à faire. Peut-être nos instruments méthodologiques demeurent-ils insuffisants. Mais il faut tenter l'aventure. Elle mettra fin aux jeux de l'amour et de la haine, à la puérité des énumérations d'erreurs et à la vanité des justifications. Sartre, vu de loin, pourrait devenir autre. Ni idole, ni statue. Un boxeur : un homme dont on ne sait plus s'il se bat avec ou contre son temps, qui ne relâche jamais son effort, qui parfois perd pied, mais qui revient à la charge inlassablement, parce qu'il n'ignore pas que c'est là toute sa dignité d'homme.

D. B.

Sartre, oui et non

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

Bernard-Henri Lévy, *Le siècle de Sartre, Enquête philosophique**

Yvan Salzmann, *Sartre et l'authenticité. Vers une éthique de la bienveillance réciproque***

Revue «Lignes», *Sartre-Bataille****

Lorsqu'on cherche dans notre littérature un nom comparable à celui de Sartre pour l'abondance et la variété des idées, la facilité à exprimer son époque, l'importance morale, enfin le succès justement répété de scène en scène, on songe à Voltaire. C'est qu'ils représentent, tous deux, l'esprit français tel qu'on l'imagine à l'étranger. Leur philosophie d'ailleurs vient pour une bonne part de nos voisins : les analystes anglais pour Voltaire, les phénoménologues allemands pour Sartre. Ils font, en outre, impression sur le bourgeois, enflamment le jeune homme qui a le goût des idées et l'envie de bouger. Ils se battent pour la justice, quand les occasions sont belles, et pilotent l'un et l'autre de puissantes machines politiques et morales. Qu'ils écrasent l'infâme, le «salaud» ou le fasciste, ils accomplissent ce dessein avec la même application et parfois avec le même brio.

Deux raisons toutefois éloignent Sartre de la tradition voltairienne à laquelle on croit pouvoir le rattacher. La première s'appelle le puritanisme. Elevé par une mère protestante, il s'affranchira de cette foi, tout en gardant au cœur quelque chose de l'enseignement luthérien. Il eut moins prêché et n'eût peut-être pas tenté d'édifier sa morale provisoire sans un goût de l'exigence et un sens des impératifs dont il a pu

trouver des traces dans les méthodes philosophiques de Husserl, et dont il risque d'avoir recueilli l'héritage chez Heidegger, mais qu'il a consolidé de toutes ses forces et dont il a fait le drapeau de sa doctrine en l'universalisant (on reconnaît là le génie français) et en la vulgarisant. Mais pendant que ses disciples jouaient du jazz dans les caves de St-Germain-des-Prés, lui jouait du Bach à sa mère dans son petit appartement du cinquième étage de la rue Bonaparte.

La seconde raison tient plus de place. Sartre, par sa nature, est un émotif violent, et l'émotion joue dans son œuvre et dans sa pensée un rôle qui n'a pas toujours été remarqué. Son évolution l'a entraîné loin des grands rhétoriciens qui occupaient le devant de la scène de 1925 à 1945 : Proust, Valéry, Bergson, Giraudoux, etc. Que disent ces rhétoriciens ? Ils pensent que la vie est une succession d'états de conscience et que l'analyse suffit à tout, alors que Sartre, lui, pense en termes de forces, de synthèses, de schèmes, d'intentions. Le premier Sartre est l'apôtre de la solitude et de l'angoisse. Il a exprimé ses sentiments dans *La Nausée*. Autour de lui,

*Grasset, Paris 2000, 664 p.

**Labor et Fides, Genève 2000, 346 p.

***N° 1, Léo Scheer, Paris 2000.

l'absurde, mais en lui la révolte contre l'absurde. On a cru, en lisant les détails réalistes de son roman, qu'il acceptait les choses dans leur désordre apparent. C'était le contraire. Il s'en expliquera en disant : *La vérité n'était même pas dans ce qu'on nomme la moyenne. Elle réclamait beaucoup d'invention ou d'art pour être rendue, beaucoup de bonne volonté pour être comprise.* Telle était sa condamnation du naturalisme.

La communion de la solitude

L'époque, d'autre part, avait obligé Sartre à se sentir vivre dans l'histoire et non dans l'éternité ou dans un inaltérable et paradisiaque passé, ainsi qu'il le reprocha au dandy-fils-amant que fut éminemment Baudelaire. Son souci avant la guerre avait été de saisir des significations. La lecture de Saint-Exupéry en 1940 le convainquit que les significations venaient au monde par l'entremise des hommes : la pratique prenait le pas sur la contemplation ou l'analyse dans le laboratoire de la tour d'ivoire. Sartre s'était promis qu'après la guerre, il ferait de la politique, et c'est ainsi que le philosophe existentialiste devint marxiste et compagnon de route du parti communiste, mais sans jamais consentir, sur aucun point, à mettre sa pensée au pas. Comme Pascal, de Port Royal, sans en être. Cette distance, ce luxe ne sont-ils pas



«Le Diable et le Bon Dieu», au Théâtre-Antoine, en 1951.

des traits et privilèges de cette bourgeoisie dont, jeune homme, il avait été acharné à dénoncer les méfaits ? Quand il s'occupa de politique et qu'il descendit dans l'arène, il souhaita farouchement le triomphe de la révolution et l'avènement d'un vrai socialisme. Il oubliait simplement que les malheurs du monde n'étaient pas moindres quand la bourgeoisie n'existait pas. Les bourgeois n'ont pas inventé le mal. Le mal existe toujours, alors que la bourgeoisie

d'autrefois, celle qui méritait le nom de classe et qui véhiculait une civilisation, somme toute, des plus humaines, a, elle, disparu, tuée par ses enfants et la marche assassine du temps.

Au cours de l'après-guerre, les conclusions de Sartre évoluèrent au gré des révélations de l'actualité. *Sartre pouvait tâtonner, mais il ne se fermait jamais*, dit Simone de Beauvoir. N'empêche que sa route fut jalonnée par une série de brouilles et de ruptures, avec Camus, avec Koestler, avec David Rousset, avec Raymond Aron, avec Merleau-Ponty, etc. Et l'on se dit que si des hommes de cette qualité sont incapables de s'entendre entre eux, il est bien douteux que les hommes en général puissent le faire sur une grande échelle. L'oisiveté studieuse et névrotique des chambres d'ivoire vaut peut-être mieux que les rudes fraternités du combat politique. Ces pages de la vie de Sartre sont d'une immense tristesse et particulièrement quand il prête des motifs bas à ses adversaires politiques qui hier étaient ses amis.

Il pouvait dire comme Goetz, le héros de sa pièce *Le Diable et le Bon Dieu* : *Ma façon d'aimer sera d'être détesté, ma façon d'obéir sera de commander*. Malgré sa solitude, il reconnaît que d'autres hommes sont là, dans la nuit de leur angoisse, de l'autre côté de ce mur qu'elle élève. Il luttera pour eux, avec eux. L'incertitude de cette conclusion est celle de la morale existentialiste et athée. Fonder une communion sur le sentiment de la solitude, tel est son paradoxe. Au surplus, cette solitude originelle garde une empreinte religieuse, celle de la malédiction caïnique. Le vieux mot théologique de déréliction sert bien à caractériser cet état. Des fils révoltés contre leur père pourraient-ils seulement prétendre à fonder une communauté d'innocents ? Pour s'innocenter, il leur faudrait expier l'inexpiable mise à mort de Dieu que Nietzsche paya de sa raison.

Reste la lutte sans espoir. Sartre n'est pas plus démocrate que Goetz. Il ne croit

pas à un progrès indéfini, fatal et facile. Il se place dans des conditions de fait. Son alliance avec les communistes le montre décidé : il agira dans le sens de l'histoire et du prolétariat. On peut se demander si un ressentiment moral n'est pas à l'origine de ce vœu et ne vient pas au moins confirmer l'impératif de l'engagement. Sartre a commencé par le rejet d'une société figée, dont les valeurs étaient ignobles à ses yeux. Rejeté, il a rejeté à son tour. Il a conquis sa liberté une première fois contre sa classe, une seconde fois pour la cause des prolétaires. Dans les deux cas, sa conduite est légitime : il a choisi pour lui, il a choisi pour les autres. Le choix des autres, c'est ainsi qu'on se libère des difficultés intérieures. Aristote a toujours consolé ceux pour qui Platon reste livre clos.

Au bout du compte il n'y a plus ni bourgeoisie ni prolétariat. Le marxiste a tué le philosophe, qui avait préalablement tué le littérateur, comme le montre suréminent son essai sur Baudelaire et son livre sur Genet.

L'action et non la poésie

Sartre a défini en termes précis la position morale de Charles Baudelaire : faire le mal pour le mal, c'est très exactement faire tout exprès le contraire de ce que l'on continue d'affirmer comme le bien. Telle est l'attitude de Baudelaire. L'athée ne se soucie pas de Dieu, parce qu'il a décidé une fois pour toutes qu'il n'existait pas. Mais la création délibérée du mal (ou d'une de ses fleurs), c'est-à-dire la faute, est acceptation et reconnaissance du bien ; elle lui rend hommage et, en se baptisant elle-même mauvaise, elle avoue qu'elle est relative et dérivée, que, sans le bien, elle n'existerait pas. Ce jugement ne peut être contesté.

L'enfant, comme le poète, vit dans la magie et dans la foi. Il est par définition idolâtre. Mais si l'enfant grandit, dépasse ses parents et regarde par-dessus leurs épaules,

il peut voir que derrière eux, il n'y a rien. Il émerge soudain dans la solitude et le néant. C'est ce dont Baudelaire n'a voulu à aucun prix. Or, Sartre simplifie un problème qui met en question les fondements de la poésie et de la morale. La poésie peut verbalement fouler aux pieds l'ordre établi, mais elle ne peut se substituer à lui. Quand l'horreur d'une liberté impuissante engage virilement le poète dans l'action politique, il abandonne la poésie et ne peut y revenir. Sartre, de même, abandonnant l'existentialisme pour devenir marxiste, assume la responsabilité adulte de l'ordre à venir ; il revendique la direction de l'activité, l'attitude majeure. Or, l'existence poétique où nous apercevons la possibilité d'une attitude souveraine est vraiment mineure - le jeu gratuit de l'enfant qui ne porte pas à conséquence - sur le plan sérieux de la politique. La liberté serait donc un pouvoir de l'enfant auquel renonce l'adulte engagé dans l'organisation obligatoire de l'action sociale, pour qui elle n'est plus que rêve, hantise, désir.

Dans son *Saint Genet*, Sartre écrit : *Où la morale est une faribole, ou c'est une totalité concrète qui réalise la synthèse du Bien et du Mal. Car le Bien sans le Mal, c'est l'être parméidien, c'est-à-dire la Mort ; et le Mal sans le Bien, c'est le Non-Etre pur.* En vérité, on est là au cœur du problème que pose l'existence d'un Baudelaire ou d'un Genet, ou même et surtout de la littérature tout court au clergé philosophique. Un Genet s'oppose par principe à toute société ; pour lui, le non-être c'est la société elle-même (ce que jadis en bonne théologie on nommait le monde). Or, pour Sartre, la société est le seul lieu envisageable de l'Etre. La société et l'avenir.

En revanche, l'écrivain est seul. Il est dans la solitude d'une passion. Vous ne le prendrez pas au piège d'une dialectique communautaire, et pour cause, puisqu'il construit des tourniquets où le vrai et le faux, le bien et le mal, la vie et la mort,

Dieu et le diable changent constamment de fonction et de place. Un écrivain est un élément de discordance non récupérable pour le non-être social. C'est un fils qui ne joue pas avec ses frères, qui ne joue pas le jeu de ses frères, c'est un criminel, un névrosé qui révèle le crime enfoui commis en commun par ces derniers, ni vivant ni mort, trop vivant et trop mort. Sartre l'a bien vu : les vertus antithéologiques de Genet, comme le vol, la trahison et l'homosexualité, sont aussi impartageables comme telles par des voleurs professionnels ou accidentels, que la foi, l'espérance et la charité le seraient entre un saint et un simple dévot. *Le poète*, écrit Genet, *s'occupe du mal.* L'erreur intéresse le poète puisque l'erreur seule enseigne la vérité. Proust ne disait pas autre chose. La littérature est donc nécessaire car elle est le mal, comme le savaient très bien les Messieurs de Port Royal et Racine. La littérature véritablement engagée du XX^e siècle n'a pas pour nom Sartre, mais Bataille, Genet, Céline, Joyce, Artaud, Proust, Kafka, Bernanos, Simone Weil...

G. J.

Consultez notre site Internet !

- mise à jour régulière
- nombreux liens avec d'autres sites catholiques et jésuites
- table de matières interactive
- archives des articles les plus importants

www.choisir.ch
ou
www.cath.ch/choisir

Vers un développement durable

Commission Justice et Paix, *Ethique et politique de l'énergie**

Dans cette publication, l'organe consultatif pour les questions éthiques et sociales de la Conférence des évêques suisses expose des positions, adoptées à l'unanimité, très claires et très décidées, tout en regrettant qu'*une telle spiritualité occupe encore trop peu de place dans la vie de l'Eglise.*

La Commission Justice et Paix adhère complètement au concept de développement durable, validé par la communauté internationale au Sommet de la Terre de 1992. Elle en souligne la dimension locale autant que globale et se réjouit de son caractère démocratique. Elle établit son analogie avec les priorités œcuméniques *Paix, justice et respect de la création.*

Pour la Commission, l'éthique environnementale et l'éthique sociale sont indissociables, car il y a exigence d'un usage responsable de la création, manifestation de Dieu sur terre qui a été confiée à l'Homme. Il y a également exigence que les richesses de la terre ne soient pas attribuées selon les seuls critères de la solvabilité, car l'équité commande que chaque être humain ait le même droit aux ressources. Un tel postulat se conjugue aussi dans l'avenir : *Les biens de la terre sont destinés à l'ensemble de l'humanité, donc aussi aux hommes de demain.*

Ces exigences passent obligatoirement par une révision de notre mode de développement : *Chacun est conscient que le mode de vie et les stratégies économiques actuels ne peuvent pas subsister à long terme et chacun sait aussi que l'écosystème mondial basculerait très rapidement*

si tous les habitants de la terre vivaient sur un aussi grand pied que nous. Mais tout se passe comme si nous nous étions habitués à ce constat.

Dans cette réorientation indispensable, l'énergie est un facteur clé. En Suisse, seuls 15% de notre consommation énergétique proviennent de sources renouvelables ; dans le monde, 20% des humains s'attribuent 66% de la consommation totale d'énergie. La priorité doit être accordée aux énergies renouvelables, à l'amélioration des rendements et à la réduction de la consommation d'énergie. La commission conclut en recommandant l'acceptation des trois propositions de taxes sur les énergies non renouvelables (en votations populaires, le 24 septembre prochain), soulignant combien la baisse du prix de l'énergie ces trente dernières années a démobilisé les politiques énergétiques. Il s'agit, en effet, de permettre la *compatibilité de l'orientation de l'économie vers le succès à court terme, avec les perspectives à long terme de la durabilité.*

Texte bien documenté, et on ne peut plus actuel, qui mérite large diffusion et discussion, car si la dimension sociale de l'engagement chrétien est bien légitimée, celle environnementale, qui lui est consubstantielle, reste encore à établir.

René Longet

*Berne, février 2000, 54 p. A commander à Justice et Paix, CP 6872, 3001 Berne, ☎ 031 381 59 55 (Fr. 10.-).

Histoire et figures d'Eglise

**LE MONACHISME
PRIMITIF**

**Des origines jusqu'au concile
d'Ephèse**

par Vincent Desprez
*Abbaye de Bellefontaine,
Begrolles-en-Mauges 1998,
634 p.*

Quel magnifique manuel d'histoire du monachisme ! L'auteur nous emmène, comme dans un musée, des bourgeons de la vie religieuse vers ses premières pousses à la suite du Christ, parcourant les communautés ascétiques de son temps, puis abordant les initiateurs du monachisme, de l'anachorèse et du cénobitisme avant de nous faire rencontrer les *Grands*, Basile, Evagre, Macaire, pour terminer avec Martin de Tours. L'Occident monacal est bien l'enfant légitime de cet Orient chrétien.

Un intéressant dernier chapitre sur l'eucharistie et les moines à l'âge d'or (IV^e-V^e siècles) enrichit la connaissance de l'influence de ces derniers sur l'évolution liturgique des Latins.

Cet ouvrage présente une incroyable bibliographie pour chaque sujet ou personnage, et constitue une mine de renseignements détaillés. Le style est certes parfois trop laconique, voire scolaire ; les sections s'enchaînent aux parties et citations plus ou moins longues, tirées des œuvres originelles traduites fidèlement. L'intention de l'auteur

est de nager dans tous les affluents qui alimentent le développement de la vie religieuse monastique au temps de la Grande Eglise. Mais l'intéressé peut tout aussi bien pointer sa recherche par sujets, sans avoir à parcourir l'œuvre *in extenso*, et cela grâce à une mise en page et à un index des plus clairs.

La lecture de cet ouvrage m'a rappelé combien la genèse d'un ordre religieux, d'une communauté monacale, bref, de toute institution ecclésiale, a besoin d'espace pour tâtonner, puis petit à petit faire corps et finalement se cristalliser autour de l'Essentiel. Cette liberté initiale est garante de la richesse de la vie consacrée qui en découlera. Ce livre, en somme, est une invitation à relire notre passé spirituel pour mieux discerner l'hétéroclisme contemporain en la matière.

Thierry Schelling

**SAINTS, MARTYRS ET
BIENHEUREUX EN
SUISSE**

par Gian-Franco Schubiger
*St-Augustin, St-Maurice
1999, 218 p.*

Faisant œuvre de vulgarisation et de compilation, l'auteur propose de brèves notices biographiques, ordonnées tantôt chronologiquement, tantôt géographiquement. De saint Maurice au bienheureux Maurice Tornay, des rives du Léman au plus profond des vallées de la Suisse primitive,

il résume près de vingt siècles de vies exemplaires en se basant sur la bibliographie existante, toujours soigneusement citée en référence mais pas forcément exploitée : ainsi, il passe soigneusement sous silence les doutes de l'historien genevois Denis van Berchem sur la réalité du massacre de la légion thébaine à Saint-Maurice...

Les présentations se limitent le plus souvent à une rapide évocation d'événements factuels, abordent parfois l'histoire de l'art mais nous laissent tout ignorer de la spiritualité des quelques quatre-vingts personnages retenus pour être nés ou avoir prié en Suisse. Seule exception explicitement revendiquée, le chapitre plus étoffé consacré à Nicolas de Flue ne fait qu'augmenter le regret du lecteur avide d'en savoir un peu plus !

Chantal Renevey Fry

Guide

**LES CHEMINS DE SAINT-
JACQUES À TRAVERS LA
SUISSE**

par Jolanda Blum
Ott Verlag, Thoune 1999, 200 p.

Les chemins de Saint-Jacques au départ des villes de France jusqu'en Galice connaissent un engouement certain, ravivé à chaque année sainte. Depuis 1989, l'Inventaire des voies de communication historiques de la Suisse (IVS), en collaboration avec la Fédéra-

tion suisse de tourisme pédestre (FSTP), a défini un cheminement de base, complété de quelques variantes, et les a balisés. La présence des pèlerins, qui accompagnaient des marchands, des soldats, des compagnons artisans, a laissé des traces que nous pouvons encore suivre aujourd'hui.

Ce guide contient deux sortes de chapitres : en huit étapes, l'historienne Jolanda Blum nous conduit de Constance à Genève, et huit annexes traitent de thèmes qui sont en rapport avec le pèlerinage de Compostelle. A vous de suivre le chemin grâce aux indications d'itinéraires, du temps nécessaire pour chaque section, des descriptions des monuments et de leur histoire. Bonne route avec cet excellent guide dans la poche !

Marie-Thérèse Bouchardy

Biographies

IGNACE DE LOYOLA

par Marie-France Schmidt
Editions du Rocher, Monaco
2000, 204 p.

Pour un jésuite, le titre est accrocheur ! Pourtant, ce livre traduit exclusivement le récit par Ribadaneira de la vie du fondateur des jésuites. Pratiquement chaque citation vient de sa *Vida de Ignacio de Loyola* et l'auteur précise d'une manière redondante qu'il s'agit d'un témoignage

dudit compagnon ! Les épisodes biographiques du chevalier basque devenu ascète pèlerin font certes écho à ceux de l'*Autobiographie* d'Ignace, mais l'absence de toute référence à des sommités en la matière - Tellechea, O'Malley entre autres - rend l'ouvrage somme toute unilatéral et fait de la narration une description un peu ennuyeuse, alourdie par des paragraphes s'étalant parfois sur une page entière, sans coupures ni ponctuation.

Beaucoup d'informations historiques sont ajoutées ça et là, et le lecteur intéressé chercherait en vain l'origine d'une telle érudition : aucune note en bas de page n'apporte d'éléments complémentaires.

L'œil averti remarquera certaines erreurs ou imprécisions concernant Ignace : sa conversion omet sa prise de conscience des différents mouvements intérieurs qui furent à l'origine de son expérience de Dieu et des *Exercices Spirituels*. Par contre, l'auteur s'attarde un peu pesamment sur la présence féminine dans l'entourage du soldat convalescent. Le moto *aider les âmes*, si propulsant pour la vocation d'Ignace, est simplement éludé. Le fameux *Ad maiorem Dei gloriam* est devenu - par souci d'excellence cicéronienne ? - *Ad maiorem gloriam Dei* ; le compagnon des premières heures, Pierre Favre, se voit appeler Lefèvre ; Ignace *distribue les Exercices* ; il aurait dicté son *Journal Spirituel* à Camara !

Le dernier chapitre apporte tout de même (et enfin !) une pointe d'originalité. Il présente une anthologie du motif d'Ignace dans les arts, peinture, théâtre, littérature de la Péninsule ibérique.

Loin d'être un ouvrage de référence, ce livre s'ajoute aux vulgarisations biographiques médiocres de vie de saints et ne pourra qu'inciter les débutants à approfondir l'un ou l'autre aspect de la personnalité et de la vie d'Ignace.

Thierry Schelling

ROMAIN GARY

Un itinéraire européen

par Fabrice Larat
Georg & Cie, Chêne-Bourg
1999, 188 p.

Fruit de longues recherches et s'appuyant sur la consultation de nombreuses archives, dont certaines n'avaient jamais été ouvertes encore, cette biographie se concentre sur l'aspect «européen» de l'itinéraire de Romain Gary.

Le jeune Romain Kacew, né de père inconnu et de mère russe, connaît, dès sa plus jeune enfance, une vie très mouvementée. Malgré la pauvreté dans laquelle elle se débat, la mère donne à son fils une éducation raffinée et élégante, lui inculque très tôt l'amour de la France et le persuade qu'il sera un héros... un grand écrivain. Arrivé apatride en France, en 1927, il se fait naturaliser et à la déclaration de guerre s'engage dans les Forces aériennes de la

France libre. Après la guerre, il devient ambassadeur tout en cultivant son amour pour l'écriture. A travers ses romans, il milite en faveur de *l'Europe nouvelle*, ce grand mouvement de fond qui commence à voir le jour, et met en scène des personnages européens convaincus. Il croit que l'Europe nouvelle instaurera des conditions politiques et diplomatiques qui permettront d'éviter de retomber dans l'autodestruction.

L'œuvre et l'existence de Romain Gary ont été transcendées par des questions cruciales à ses yeux : l'art, la création, la dignité de l'homme ou de la civilisation. Pour lui, être Européen était le résultat d'un long cheminement intérieur, d'une réflexion. C'était un «être au monde», une forme supérieure d'identité collective, une identité qui prendrait le pas sur toutes les autres adhésions ou appartenances culturelles.

Marie-Luce Dayer

Spiritualité

LA PRIÈRE, UN ESPACE DE PLEINE LIBERTÉ

par Bernadette Lopez
St-Augustin, St-Maurice
2000, 112 p.

Vous êtes fatigué, alité, vous avez la tête «cassée» et vous voudriez vous tourner vers le Seigneur, persuadé qu'un moment de prière vous ferait du bien. Mais comment faire,

puisque vous n'avez pas le cœur à de grandes considérations ? Prenez donc ce petit livre, ouvrez-le à n'importe quelle page, il vous fera du bien en rendant possible un petit bout de prière.

L'auteur est un artiste peintre dont les œuvres sont bien connues. Ici, par une série de dessins - presque toujours humoristiques - elle illustre des passages de l'Écriture. Laissez-vous porter par l'image, elle vous conduira plus avant dans la compréhension d'une petite phrase biblique, juste assez grande pour permettre à votre cœur de rejoindre l'essentiel.

Un livre «spirituel» particulièrement bienvenu pour les malades et ceux qui ne supportent pas de longues considérations d'ordre spirituel.

Pierre Emonet

PETIT GUIDE DE LA PRIÈRE

par Michel Rondet
Desclée de Brouwer, Paris
2000, 302 p.

Pendant huit ans, le Père Michel Rondet, jésuite, a répondu aux questions des lecteurs de la revue *Prier*. Comment arriver à prier dans une vie stressée ? Où prier ? Combien de temps faut-il consacrer à la prière ? Peut-on vraiment dire que la prière est toujours exaucée ? Et cette difficulté à durer dans la prière ou à se garder des distractions ? Qui me dira si je rencontre Dieu ou mes fan-

tasme dans ma prière ? Chaque fois, Michel Rondet répond avec tact et discernement, en connaisseur expérimenté de la vie spirituelle. Les conseils que donne l'auteur (à qui adresser sa prière, où et quand prier, que faire de ses états d'âme...) sont pleins de pédagogie, pratiques et utiles, sans jamais tomber dans le travers de la recette. On y retrouve les grandes intuitions de la spiritualité ignatienne dont l'auteur est un maître éminent.

Pierre Emonet

PACIFIE TON CŒUR

par Jean-Pierre Schaller
Beauchesne, Paris 1999, 192 p.

Le titre de cet ouvrage offre d'emblée au lecteur ce à quoi son cœur ne cesse d'aspirer : chercher et découvrir le bonheur au quotidien ! Ainsi, au-delà des complications de l'existence, de la gestion toujours difficile des émotions, du poids de la morosité, de la brume de la mélancolie, des contrariétés de la comédie (ou de la tragédie) humaine, un itinéraire nous est proposé. Et nous voilà en compagnie de philosophes, de psychologues, de médecins et en communion étroite avec des hommes et des femmes célèbres d'hier et d'aujourd'hui qui nous font part de leur quête de santé, de vie intérieure, de sainteté. Ces lignes, émaillées de nombreuses références à la littérature classique et à la théolo-

gie, nous transmettent, avec finesse et élégance, une profonde sagesse pour accueillir sereinement les questions radicales qui nous habitent, à commencer par celle du «vrai sens des choses de ce monde». Deux réflexions nous donneront le ton, didactique et persuasif, de cette approche : *Ce que nous pouvons faire de mieux pour ceux qui nous aiment, c'est encore d'être heureux* et celle-ci, non moins tonique et ajustée : *On n'entre pas au Ciel sans se désencombrer*.

Assurément, un tel essai est à même de nous inciter au bien vivre et il nous prépare à la joie éternelle. Ce qui suppose de la lucidité, du courage et une foi vigoureuse.

Louis Christiaens

Portraits de femmes

FEMMES POUR L'AIMER

par Lucienne Sallé
Siloë, Laval 2000, 272 p.

Parce qu'elles aiment Jésus, des femmes convertissent le monde. C'est en partant de cette conviction que Lucienne Sallé retrace la vie de femmes connues et reconnues qui jalonnent les vingt siècles du christianisme. Par amour pour le Christ, par leurs gestes, leurs attitudes, leur présence, des femmes ont bercé, consolé des enfants, des adultes qui avaient d'abord besoin qu'on les aime. De Marie à Mère

Teresa, l'auteur a choisi délibérément de tracer à la fois le portrait de femmes mystiques et silencieuses et celui de femmes actives, fondatrices, souvent novatrices dans leur engagement social. Elle souligne ainsi le lien étroit qui existe entre leur foi et leur disponibilité envers les autres, leur spiritualité incarnée dans leurs actions.

Lucienne Sallé, une des premières femmes à travailler au Vatican, aujourd'hui membre du Conseil pontifical pour les laïcs, veut montrer par l'exemple que les femmes ont toujours joué un rôle particulier dans l'Eglise comme des *messagères de la Résurrection*. Ce livre est à la fois un hommage et un encouragement à reconnaître cette richesse des femmes à vivre intensément l'incarnation du Christ dans son prochain.

Un regret cependant : la plupart des femmes citées dans ce livre sont françaises et catholiques ; on aurait pu souhaiter plus de diversité dans le choix des portraits.

Evelyne Oberson

ESTHER, JUDITH, RUTH, LA MISSION DE LA FEMME

par Pierre Dumoulin
Pneumathèque, Nouan-le-Fuzelier 1999, 108 p.

Contrairement à ce que l'on pense habituellement, l'Ancien Testament témoigne d'une profonde vénération envers la femme. L'auteur,

à travers plusieurs livres, s'applique à nous le faire découvrir.

Déborah, dont le nom signifie «Abeille» est appelée prophétesse et jouit d'une grande autorité morale et militaire. Elle a l'intuition de la volonté de Dieu, elle inspire et éveille la force de l'homme qui engendrera la victoire, tout en demeurant en apparence inactive.

Esther, sorte de roman didactique ou épopée nationaliste, chante la revanche sur les ennemis et assure le peuple de la protection divine. Esther a une double conscience : celle de sa propre impuissance et celle de la puissance de Dieu dont elle va implorer le courage qui lui est nécessaire. Elle n'est pas forte par elle-même mais se rend disponible à une force supérieure.

Judith, femme juste, poétesse, espionne et stratège, renonce à ses propres intérêts et se rend elle aussi réceptive à la grâce et à l'abandon à la puissance de Dieu. Elle va ainsi sauver son peuple, le temple et la tradition de ses pères.

Quant à Ruth, dont le livre est un chef d'œuvre de la littérature antique, un roman d'amour empreint de poésie, elle représente également la disponibilité féminine à la force divine, la fidélité, le don de soi.

Dans tous ces livres, les personnages et les lieux sont hautement symboliques et l'auteur en fait une lecture passionnante.

Marie-Luce Dayer

Livres reçus

Accompagner la personne en difficulté. Politiques sociales et stratégies de direction. Ouvrage collectif [30276]. *Dunod, Paris 1999, 220 p.*

Adieu à Adrien Pasquali. Ouvrage collectif [30119]. *Zoé, Carouge 2000, 144 p.*

Amblard Paule : La vie de Jésus selon Guillaume de Digulleville, moine du XIV^e siècle. *Fayard, Paris 1999, 200 p.*

Arditi Metin : Nietzsche ou l'insaisissable consolation. *Zoé, Carouge 1999, 94 p.*

Balthasar Hans-Urs von : La méditation chrétienne. *Lessius, Bruxelles 1999, 108 p.*

Bécheau François : Prier 15 jours avec Ignace de Loyola. *Nouvelle Cité, Montrouge 2000, 126 p.*

Bell David N. : Par mille chemins. Développement et diversité de la théologie médiévale. *Cerf, Paris 2000, 396 p.*

Benazzi Natale, Amico Matteo d' : Le livre noir de l'Inquisition. Les grands procès. *Bayard, Paris 2000, 282 p.*

Besanceney Jean-Claude : Mourir rassasié de jours. Dédramatiser la fin de vie. *Desclée de Brouwer, Paris 2000, 170 p.*

Bezançon Jean-Noël : Dieu sauve. *Desclée de Brouwer, Paris 1999, 158 p.*

Bouvier Nicolas : La guerre à huit ans et autres textes. *Zoé, Carouge 1999, 60 p.*

Buisson ardent. Vie et spiritualité du starets Silouane. Ouvrage collectif [30177]. *Le Sel de la Terre, Pully 2000, 78 p.*

Bunge Gabriel : L'iconographie de la Sainte Trinité. Des catacombes à Andrei Roublev. *Médias-paul, Paris 2000, 128 p.*

Burnet Régis : Paul. Le bretteur de l'Evangile. *Desclée de Brouwer, Paris 2000, 190 p.*

Calvin Jean, Backus Irena : Traité des reliques. *Labor et Fides, Genève 2000, 88 p.*

Christen Noldi, Forney Erica : Mon cœur est dans ce caillou. En esta piedra esta mi corazon. Mein Herz schlägt in diesem Stein. My heart is in this stone. *Quart-Monde, Paris 1999, 256 p.*

Clorivière Pierre de : La passion et la résurrection. *Socomed Médiation, Saint-Maur 2000, 80 p.*

Coloni Marie-Jeanne : De leurs terres au béton. *Georg, Chêne-Bourg 1999, 192 p.*

Crèvecoeur Jean-Jacques : Les enfants de l'autonomie. Révéler et accoucher les potentialités de l'enfant. *Jouvence, Bernex 1996, 320 p.*

Dalarun Jacques : Claire de Rimini. Entre sainteté et hérésie. *Payot, Paris 1999, 286 p.*

Denis Benoît : Littérature et engagement. De Pascal à Sartre. *Seuil, Paris 2000, 320 p.*

Ecriture 55. Ouvrage collectif [30536]. *Revue littéraire, Lausanne 2000, 244 p.*

Farely Jean : Dans le silence de la croix. Dialogues solitaires de Jésus. *Moulin, Poliez-le-Grand 2000, 88 p.*

Germain Sylvie : Etty Hillesum. *Pygmalion, Paris 1999, 212 p.*

Jean Paul II, Gaucher Guy : Une «petite voie» qui conduit au secret de l'existence. Textes de Jean Paul II sur Thérèse de Lisieux. *Socomed Médiation, St-Maur 1999, 128 p.*

Jésus. Le cahier du Jubilé de l'an 2000. Ouvrage collectif [30272] *Socomed Médiation, St-Maur 1999, 128 p.*

Keshavjee Shafique : Dieu à l'usage de mes fils. *Seuil, Paris 2000, 208 p.*

King John : La meute. *Seuil, Paris 2000, 400 p.*

King Martin-Luther : Autobiographie. *Bayard, Paris 2000, 480 p.*

King Martin-Luther : Minuit, quelqu'un frappe à la porte. Les grands sermons de Martin-Luther King. *Bayard, Paris 2000, 236 p.*

Küng Hans : Le christianisme. Ce qu'il est et ce qu'il est devenu dans l'histoire. *Seuil, Paris 1999, 1232 p.*

La Tour du Pin Patrice de : Du vierge. De la vierge. *Saint-Augustin, St-Maurice 1999, 116 p.*

Le Gal Patrick : Prier au rythme de l'Eglise. *Fayard, Paris 2000, 246 p.*

Leierendecker Uwe, Schwendimann Franz : Fleurs des Alpes. *Mondo, Vevey 2000, 108 p.*

Lejeune René : Robert Schumann (1886-1963), père de l'Europe. La politique, chemin de sainteté. *Fayard, Paris 2000, 260 p.*

Leloup Jean-Yves : La montagne dans l'océan. Méditation et compassion dans le bouddhisme et le christianisme. *Albin Michel, Paris 2000, 192 p.*

Lueziar Claude : Secrets de famille. Roman. *Buchet/Chastel, Paris 1999, 256 p.*

Magnin Thierry : Paraboles scientifiques. Méditations d'un chrétien à partir de la science d'aujourd'hui. *Nouvelle Cité, Montrouge 2000, 222 p.*

Messianismes. Variations sur une figure juive. Ouvrage collectif [29989]. *Labor et Fides, Genève 2000, 288 p.*

Modestin Georg : Le diable chez l'évêque. Chasse aux sorciers dans le diocèse de Lausanne (vers 1460). *Université de Lausanne, Lausanne 1999, 404 p.*

Morin Didier : Poésie traditionnelle des Afars. *Peeters, Paris 1997, 232 p.*

Mounier Emmanuel : Ecrits sur le personnalisme. *Seuil, Paris 2000, 398 p.*

Nouailhat René, Joncheay Jean : Enseigner les religions au collège et au lycée. 24 séquences pédagogiques. *Atelier, Paris 1999, 208 p.*

Pasquali Adrien : Mauvais coton. *Zoé, Carouge 2000, 128 p.*

Péan Pierre, Labévière Richard : Bethléem en Palestine. *Fayard, Paris 1999, 326 p.*

Pietri Marlyse : Une aventure éditoriale dans les marges. *Zoé, Carouge 2000, 94 p.*

Poupard Paul : Le christianisme à l'aube du III^e millénaire. *Plon, Paris 1999, 252 p.*

La quête du sens. Ouvrage collectif [30178]. *Albin Michel, Paris 2000, 116 p.*

Rimaud Didier : La prairie de Genèse et autres contes. *St-Augustin, St-Maurice 1999, 64 p.*

Romain Jean : Le temps de la déraison ou l'illusion contemporaine. *L'Age d'homme, Lausanne 2000, 176 p.*

La rose de la cathédrale de Lausanne. Histoire et conservation récente. Ouvrage collectif [29871]. *Payot, Lausanne 1999, 216 p.*

Roskopf Liliane : Je t'ai vu à la télé. *Slatkine, Genève 2000, 144 p.*

Roulet Daniel de : Double. Rapport. *Canevas, St-Imier 1998, 224 p.*

Ruysbroeck Jean, Rocquet Claude-Henri : Les sept degrés de l'échelle d'amour spirituel. *Desclée de Brouwer, Paris 2000, 106 p.*

Sallé Lucienne : Femme au Vatican. *Siloé, Laval 2000, 224 p.*

Santschi Catherine : L'encadrement des ermites. Règles et congrégations érémitiques en Suisse et autour de Suisse. *Catherine Santschi, Genève 1999, 72 p.*

Schifferle Alois : Brandstifter des Geistes. Mario von Galli s.j., 1904-1987. Ein Lebenszeugnis in Wort und Bild. *Benno Verlag, Leipzig 2000, 348 p.*

Schwartzberg Léon : «C'est quoi le sida ?» *Albin Michel, Paris 1999, 96 p.*

Siegwalt Gérard : Dogmatique III. L'affirmation de la foi. 2. Cosmologie théologique : théologie de la création. *Labor et Fides, Genève 2000, 512 p.*

Smets Alexis : Un chant nouveau ! Apprendre à louer et à prier sans peine. *Saint-Paul, Versailles 1999, 180 p.*

Spoto Donald : Un inconnu nommé Jésus. *Le Pré aux clercs, 2000, 336 p.*

Thibodeau Serge Patrice : La Disgrâce de l'humanité. Essai sur la torture. *VLB, Montréal 1999, 198 p.*

Thurler Anne-Lise : Lou du fleuve. *Zoé, Carouge 2000, 140 p.*

Valadier Paul. Nietzsche l'intempestif. *Beauchesne, Paris 2000, 98 p.*

Vieira Antonio : Le salut en clair-obscur. Sermons baroques. *Ad Solem, Genève 1999, 206 p.*

Woodrow Alain : Et ça vous fait rire ! L'humour dans sous ses états. *Félin, Paris 2000, 384 p.*

L'Orient intérieur Carnets 2000

L e 21 avril : Que de fois il me semble voir dans le royaume de l'invisible, où il est maintenant, Frère Poisson, mon vieux copain, hocher la tête et sourire devant les turpitudes de ce monde. Comme il le faisait jadis, attablé avec moi à une terrasse de café. Et où, dans cette amitié, entre nous, et cette complicité liées à notre lointaine enfance, on sentait, avant même que de parler, les mêmes choses.

Ces bouteilles vides, que l'on transporte, et qui font bien plus de bruit que les bouteilles pleines...

Quoi de plus comique, et d'un peu triste, qu'un arriviste qui n'arrive pas.

C'est bien parce qu'il est insurpassable en humanité, que je perçois sa relation privilégiée de Fils à la Source. A la Sur-Présence de la Source, qu'il a raison d'appeler «Père». Dans la mesure, encore une fois, où la Sur-Présence de ce dernier est ainsi personnalisée. Et donc en relation intime également avec chacun de nous en tant que personne unique. Comme unique est la Source. Et unique le Fils.

Ce bruit de moteur, d'ordinaire horripilant. Et qui, par une radieuse après-midi d'été, à la campagne, quand s'éloigne une voiture, nous semble soudain vivant. Emouvant presque. Pourquoi ?

L e 25 : Entendu, l'autre jour, un Père du Désert, à la TV, disant que, tout en confectionnant avec ses mains de petites croix, il ne cessait de penser à Dieu. Je pourrais dire à mon tour que, sur un tout autre plan bien sûr - celui de l'Etat de Poésie - tout en écrivant des choses relatives au monde visible, quotidien même, je ne cesse, par en-dessous, si je puis dire, d'être comme en relation - une relation obscure - avec la Source. Qui, non pas directement, mais indirectement alimente mon travail.

L e 27 : Ce n'est pas pour elle seule, qu'on peut aimer la nature. On ne l'aime vraiment, me semble-t-il, que dans la mesure où, de par l'émerveillement qu'elle suscite en nous, elle nous renvoie du même coup à la mystérieuse et solennelle instance dont elle procède. Sans oublier que la nature, pour l'homme (qui ne l'a pas créée), est déjà l'autre (comme notre corps d'ailleurs). Bref, elle est une émanation du Grand Autre. Et rien qu'à ce titre elle demande, de notre part, un amoureux respect, si on peut dire.

L e 28 : S'il y a un mot - en même temps que la chose - que j'abomine, c'est bien celui de «bureau». Un bureau étant, pour moi, le lieu par excellence des affaires. Or, qui y a-t-il de plus étranger - d'opposé même - à l'Etat de Poésie que les affaires ? Que si quelqu'un donc, désignant du doigt la table où d'ordinaire je travaille au café, s'avise de me dire : «C'est

ça votre bureau ?» je le tue ! Aussi, rien ne m'a plus amusé que de tomber sur cette petite notation de Cioran dans ses *Cahiers* (1957-1972) : «Un éditeur américain, de passage à Paris, m'écrit pour me demander s'il peut passer me voir à mon bureau. Mon bureau ! C'est de quoi avoir la nausée pour l'éternité !»

Le 29 : Renonce aux aspirations sublimes. Aux «grandes idées». A la profondeur. Fais-toi petit. Sois un pauvre homme comme tant d'autres. Un peu perdu. Et peut-être qu'alors tu trouveras, sans que tu t'y attendes, le chemin de la Source. Que te masquaient précisément tes aspirations sublimes, tes soi-disant «grandes idées», etc. Et continue néanmoins d'écrire. Mais de petites choses. A ta mesure. Qui te feront, elles, découvrir de plus grandes.

Le 30 : Etendu à l'ombre sur la petite terrasse au Mont. Une journée superbe. Je vois le ciel immense, au doux bleu rayonnant, où voguent avec lenteur deux nuages d'un blanc neigeux. Bonheur. Je me dis : «Tu es encore en vie. Mais bientôt tu ne le seras plus». Etant sur le point d'ajouter - avec cependant un imperceptible doute, et une non moins imperceptible tristesse - : «Du moins en cette vie-ci». Un état, comme on voit, dans le bonheur même, foncièrement contradictoire. Mais *un* jusque dans cette contradiction. En un mot, l'essence de notre condition terrestre.

Et à propos de l'*un*, je lis ceci de l'astrophysicien Michel Cassé : «L'amour du *un* demeure éternellement. Cet amour chimérique du temps zéro où l'univers est *un* est le plus fidèle des amours». Celui même, faut-il le répéter, que dans l'Etat de Poésie on ne cesse d'éprouver. Mais c'est l'expérience intérieure, ici, qui parle. Non la connaissance de la réalité extérieure. L'univers qu'explorent les scientifiques.

Différence entre la parole et le silence. Dès qu'on parle ou qu'on écrit, on constate - l'ai dit cent fois - un décalage entre la richesse et la densité de ce qu'on a vécu et le côté partiel et réductif de ce qu'on en dit. Une division donc de nous-mêmes. On est deux, à cet égard, dans la parole. Dans le silence, en revanche, on est tout entier dans ce qu'on éprouve et qu'on se dit à soi-même mentalement. Ici donc pas de division. On est *un*. Et par-là même en relation avec l'ineffable. Auquel n'a pas, ne peut avoir accès la parole.

Ceux qui par paresse ou qui, s'étant trahis eux-mêmes, n'ont pas été au bout de leurs possibilités, laissent indirectement entendre que s'ils avaient été au bout de leurs possibilités, ils auraient fait quelque chose de bien. De valable. Et ils vivent avec cette illusion. Qui peut, à la limite, les rassurer. Mais celui qui obstinément, par volonté, par chance aussi a été, lui, au bout de ses possibilités - en un mot, ayant tout donné - et qui constate qu'en dépit de ses efforts ce qu'il a fait est trois fois rien, quelle illusion lui reste-t-il ? Aucune. Il a, en revanche, une certitude : celle d'être, comme le disent avec une terrible justesse certaines femmes en colère contre leur mari ou leur copain : «un pauvre type».

Le 11 mai : Il n'y a que ceux qui ont perdu le paradis, qui sont à même d'en bien parler.

Georges Haldas

En chemin avec toi

Les pieds ont détaché leurs amarres, flairé des traces,
pétri des sables, débusqué des signes,
ponctuant de pierres et de haies les sillons de la soif.
- *Maître, où demeures-tu ?*
- *Venez et voyez !... Ils allèrent et ils virent.*

Il faut quitter pour rencontrer.
C'est là qu'il y a chemin, dans ce dénivelé du désir
de l'un vers l'autre, d'un soi vers un Autre.
Cet allegro de la lumière dans cet oratorio de verts
est plus qu'un accord avec la mélodie du monde.
La question cherche plus loin que nos pas :
Où est-il Celui que mon cœur aime ?

Se lever. Marcher. Chercher. S'arrêter.
Et marcher encore, par les nuits brèves
lorsque le torrent d'étoiles incurve tes fatigues,
mais que dans l'aube tressaille
la grâce d'un commencement.
Un beau jour, tu crois approcher d'un lieu.
Une allégresse insoupçonnée te gagne
et tu découvres non pas un lieu, mais un lien :
la légèreté d'une Présence qui marche avec toi.
- *Voyez mes mains et mes pieds !*
- *Mon Seigneur et mon Dieu !*
Il est vraiment ressuscité ! Par toute la terre : Allez !

Christiane Keller

